# INFORMATION LITTÉRAIRE

## Volume 1

1949

Paris 1949

KRAUS REPRINT
Nendeln / Liechtenstein
1972

26 Feb. 1973

Reprinted by arrangement with J. B. Baillière et Fils, Paris
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1972

Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

# L'Information Littéraire

Revue illustrée paraissant tous les deux mois pendant la période scolaire

COMITÉ DE DIRECTION :

**Marcel BIZOS**
Inspecteur général
de l'Instruction publique

**Pierre BOYANCÉ**
Professeur à la Sorbonne

**Adrien CART**
Inspecteur général
de l'Instruction publique

**Maurice LACROIX**
Professeur de Première supérieure
au Lycée Henri IV

**Mario ROQUES**
Membre de l'Institut

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : **Jean BEAUJEU**
Chargé de cours à la Faculté des Lettres de Lille

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

J.-B. BAILLIÈRE & FILS, 19, rue Hautefeuille, PARIS (6e)
Téléphone : DANTON 96-02 et 03. — C. C. Postaux : Paris 202.. — R. C. Seine 7.432. — R. P. Seine C. A. 4.615

1re ANNÉE. — N° 1. — JANVIER-FÉVRIER 1949

# SOMMAIRE

## PREMIÈRE PARTIE. — DOCUMENTATION GÉNÉRALE



## DEUXIÈME PARTIE. — DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

L'Information Littéraire

1re ANNÉE. — N° 1. — JANVIER-FÉVRIER 1949

---

Ont collaboré à ce numéro :

R. ARVEILLER, Professeur agrégé au Lycée Marcelin-Berthelot. — J. BEAUJEU, Chargé de cours à la Faculté des Lettres de Lille. — P. BOYANCÉ, Professeur à la Sorbonne. — P. CASTEX, Dél. Min. — P. CLARAC, Inspecteur général. — P. CURNIER, Professeur à la Sorbonne. — M.-J. DURY, Professeur à la Faculté des Lettres de Caen. — O. NADAL. — F. ROBERT, Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes. — A. SAUVAGEOT.

---

PRIX DE L'ABONNEMENT : France, **500 fr.** — Etranger, **600 fr.** — Le numéro, **140 fr.**

---

**N. B.** — La Direction de la Revue décline toute responsabilité au sujet des opinions émises par les auteurs dans leurs articles

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

**à MM. J.-B. BAILLIÈRE ET FILS**
**ÉDITEURS**

**19, rue Hautefeuille — PARIS** (VIe) Chèques Postaux : **PARIS 202**

*Je soussigné (nom et prénoms)* ..............................

*demeurant (1)* ..............................

.............................. *vous prie de bien vouloir m'abonner à*

**L'INFORMATION LITTÉRAIRE**

Revue paraissant tous les deux mois pendant la période scolaire

Prix de l'abonnement : France, **500 fr.**; Etranger, **600 fr.**; le numéro, **140 fr.**

*pendant un an à compter de* ..............................

*Veuillez trouver sous ce pli un* $\frac{\text{chèque}}{\text{mandat postal}}$ *de* .............................. *francs,*

*montant de mon abonnement.* Signature :

(1) Prière d'écrire très lisiblement.

# A NOS LECTEURS

Nous désirons exposer en quelques mots à nos lecteurs ce qu'est cette *Information littéraire*, dont nous leur présentons le premier numéro. S'ils approuvent nos intentions, il dépendra d'eux, en lui ménageant un accueil favorable, d'en assurer la vie et le développement.

*L'Information littéraire* s'adresse, comme ses aînées, *l'Information géographique*, *l'Information historique*, *l'Information scientifique*, *l'Information pédagogique*, à l'ensemble du corps enseignant et, avant tout, aux professeurs de nos lycées et de nos collèges. Elle s'offre à eux comme un auxiliaire destiné à la fois à faciliter leur culture personnelle et à leur apporter une aide précise et concrète dans leurs tâches quotidiennes : c'est l'union de ces deux préoccupations qui doit faire, si nous ne nous abusons, l'intérêt de la formule que nous proposons.

Un enseignement qui ne s'alimente pas aux sources d'une culture vivante, risque de tomber dans un dogmatisme aride et étroit. Sans doute il peut sembler que le souci de l'information actuelle s'impose moins dans le domaine des langues classiques ou même du français, que dans celui de ces sciences qui se font tous les jours au point de changer de visage en peu d'années. Mais c'est une erreur grave de croire qu'en face d'un monde, où tout évolue si rapidement, les disciplines traditionnelles puissent se maintenir par la simple conservation des vérités acquises, la simple répétition de ce qui a déjà été dit. Elles ne se perpétuent qu'en se renouvelant.

Nous n'avons pas à apprendre à nos professeurs tout ce que la linguistique et la grammaire, l'histoire des idées et des civilisations, celle des institutions, celle de l'art apportent sans cesse, sur les matières qui sont les leurs, de lumières nouvelles. Or dans l'état actuel des choses, rien n'est plus malaisé pour eux, que d'être promptement tenus au courant de ce qui se fait de plus important en ces domaines. Il leur faudrait, dans les cas les plus favorables, en rechercher la substance dans des revues d'érudition, dont beaucoup, sinon la plupart, leur sont difficilement accessibles, et le temps leur manque pour embrasser une production dispersée. De temps à autre seulement la publication de quelque livre retentissant, de quelque traité fondamental, leur permet une prise de contact momentanée. Encore manquent-ils souvent des moyens d'apprécier ces ouvrages mêmes, avant de s'en imposer l'achat aujourd'hui si onéreux. Remédier à ces lacunes, porter jusque dans nos collèges les plus isolés un peu de la vie de la science et de l'érudition est une des tâches les plus importantes que nous nous sommes assignées. C'est surtout notre première partie, « Documentation générale », qui tendra à donner satisfaction sur ce point.

Mais autant que par une révision constante de leurs données scientifiques, les disciplines traditionnelles ne se maintiendront que par une adaptation continuelle de

leurs méthodes aux conditions de l'enseignement et aux progrès de la pédagogie. A cet égard nous serons particulièrement accueillants à toutes les initiatives sérieuses et réfléchies, et nous nous efforcerons d'observer une attitude ouverte et critique à la fois, toujours préoccupés de comprendre, ne renonçant jamais à juger. Nous donnerons sur les expériences nouvelles une information aussi large et objective que possible, quels que soient leur principe et leur orientation. Nos lecteurs trouveront dans la partie intitulée « Documentation pédagogique », des enquêtes, des réflexions, des comptes rendus d'expériences personnelles et des modèles variés d'exercices scolaires, destinés moins à fournir des corrigés particuliers que des types de méthode.

En maintenant les liens naturels entre l'étude du français et celle de ses langues-mères, le latin et le grec, nous répondons à une situation de fait, non moins qu'à une conviction mûrement réfléchie. Mais la place que nous accorderons au français, et qui sera la moitié de celle dont nous disposerons, soulignera notre préoccupation de mettre l'accent sur la matière fondamentale de l'enseignement humaniste vivant. Nous nous flattons dès lors que les maîtres des collèges modernes et techniques ne trouveront pas chez nous moins de secours que leurs collègues des établissements classiques. Nous espérons aussi que des pages consacrées au français, leurs regards se porteront d'eux-mêmes aux pages qui traitent du grec et du latin, et que ceux d'entre eux qui ne sont pas familiers avec ces langues, trouveront du moins, dans maints articles, une initiation profitable aux problèmes de la culture antique. Nous aurons alors travaillé utilement à cette unité des esprits par la communion dans la vérité, où nous voyons la seule solution valable au problème que pose la réorganisation de notre Université.

Il va sans dire — mais nous tenons à le souligner — que nous demandons de manière pressante à tous les lecteurs de *l'Information littéraire* de nous dire avec précision les besoins d'information qu'ils éprouvent pour leur enseignement, les voies où ils souhaiteraient voir notre revue s'engager et les critiques positives qu'elle leur paraît appeler.

*L'Information littéraire.*

PREMIÈRE PARTIE

# DOCUMENTATION GÉNÉRALE

## “Traité des passions” selon Corneille

Roger Caillois en 1938 écrivait dans la *Nouvelle Revue Française :* « Ainsi, je ne dis pas l'esprit mais la lettre même du *Cid* demeure à l'heure actuelle incomprise et le théâtre de Corneille passe encore couramment pour peindre les conflits de la passion et du devoir, ce qui, dans la mesure, faible d'ailleurs, où ces deux termes se laissent transposer du vocabulaire cornélien dans le langage courant, constitue un contre-sens dans la plupart des cas ». Ce lumineux propos ne manqua pas à l'époque de soulever une sorte de querelle autour du vieux poète tragique; celle-ci illustra ce qu'on savait déjà de la critique traditionnelle qui n'est qu'une longue paresse. Caillois dénonçait l'erreur à sa source : l'approche défectueuse de la langue du XVII^e^ siècle et plus particulièrement de l'idéologie propre au personnage cornélien. Il restait à prouver de façon rigoureuse la justesse d'une telle intuition. C'est ainsi que les mots *mérite, estime, devoir, vertu, honneur, générosité, gloire,* ces signes les plus répandus de l'esprit et du cœur chez Corneille, ne répondent pas toujours à nos idées ni à notre sensibilité communes. La *vertu* cornélienne ne se laisse pas recouvrir par la seule vertu morale, courage, amour du prochain ou de la patrie, clémence de l'homme d'Etat; elle est aussi bien l'ambition, l'habileté politique, la vengeance, et, dans les circonstances où il y va de la *gloire,* l'infidélité amoureuse, le parjure, le chantage, le meurtre.

Cette *gloire* elle-même demeure la fin essentielle que poursuivent le désir et l'effort du héros. Dans les conflits où s'allient et s'opposent les intérêts, les sentiments et les devoirs, elle décide du choix entre les possibles; elle est la source et la raison de l'acte, l'ordonnatrice des passions; celles-ci n'ont de « vertu » et de valeur qu'éclairées et orientées par elle. La notion de *gloire* est la clef d'une éthique singulière qui ne resta pas seulement enfermée dans quelques ouvrages de l'esprit mais domina, de 1630 aux événements de la Fronde, le comportement d'une aristocratie qui se voulut libre, et peut-être même, mais dans une mesure moindre, les mœurs de tout un peuple. Cette attitude glorieuse lentement minée par la routine et par des scléroses inévitables, aboutira à ce type d'homme qu'on a nommé curieusement le *glorieux* pour le distinguer à la fois de l'*homme religieux,* de l'*homme vertueux,* et de l'*honnête homme.* Une civilisation éphémère, en flèche sur le siècle, s'est choisi la gloire comme principe d'action; elle en fait son idéal et la raison de son effort, le meilleur comme le pire. Elle en a tiré la justification de sa peine et de sa joie. Durant trente années, à la Cour, à l'Armée, au Parlement et pour un monde de courtisans, de grandes dames, de financiers, de fonctionnaires, d'écrivains et d'aventuriers, la *gloire* a été le plus haut motif et l'attrait essentiel.

* * *

La critique lansonnienne a pu s'égarer jusqu'à confondre le plan cornélien avec celui de la morale des philosophes. D'un bout à l'autre en faux aplomb, s'efforçant vainement de maintenir ce théâtre sous le seul éclairage de la raison et de la connaissance, elle en vint à avancer une théorie des passions selon Corneille identique à celle qu'avait donnée Descartes. Ramassées autour de l'idée de la connaissance et de la volonté, la psychologie et l'attitude cornéliennes prirent un caractère volontiers raisonnable et intellectuel. Les rapports établis par le critique entre la volonté et les passions expliquaient le mécanisme du conflit des âmes, l'action du héros, la nature

et le sens du tragique. De la même manière était défini le caractère vertueux et moral que Corneille, prétendait-il, donnait à l'amour. Rien ne répond dans l'œuvre de Corneille à une telle vue. Je donnerai un exemple : Lanson entend sous le mot *mérite* les mérites moraux, vertu, courage, valeur morale, dignité du héros, perfection, etc. Puis il soutient que l'amour chez Corneille *naît* des mérites et des vertus de l'amant ou de l'amante. Mais à lire le texte cornélien on s'aperçoit que les *mérites* ne sont pas seulement pour le cornélien des qualités d'ordre moral ainsi que le prétend Lanson, mais qu'ils marquent aussi bien la *beauté* du visage, l'éclat de la jeunesse et de la conversation, les manières élégantes et nobles, en un mot les avantages physiques, le prestige et le charme de la personne qui touchent mystérieusement. Quant aux *vertus* du héros, si l'héroïne en parle, on s'aperçoit qu'elle loue aussi bien le courage, la force d'âme que le rang du héros, son ambition ou son sens politique. La gloire — et non la raison, le bien ou la vertu morale — explique et commande la morale cornélienne. Force de vie, inexorable exigence venue du fond de l'âme libre, objet du devoir et prix des vertus, la gloire est, selon l'expression de Guez de Balzac, « cette seule chose qui se peut donner à ceux qui ont tout; non pas tant une lumière étrangère qui vient de dehors aux actions héroïques qu'une réflexion de la propre lumière de ces actions et un éclat qui leur est renvoyé par les objets qui l'ont reçu d'elles ». On pressent les prolongements mystiques de cette morale mondaine dénoncée sous Louis XIII et au grand siècle comme scandaleuse ou pour le moins inquiétante, par la Royauté, par les chrétiens orthodoxes, les doctrinaires jansénistes et, même après la Fronde, par la bourgeoisie au nom précisément de la morale commune.

Dans cet univers de la *gloire,* il convient de situer le combat du héros, de l'amant, du monarque, du saint; c'est là que s'exaltent la générosité, la maîtrise de soi, la volonté de puissance, la clémence, le sens politique, l'amour, l'enthousiasme. Ces passions nobles et dominantes tendent à la *gloire* et s'y soumettent; telles sont alors les vertus cornéliennes : mouvements sublimes de l'âme, illuminations du cœur, ou forces moins sereines de la violence, de l'instinct de protection ou d'expansion du moi. Ces passions ou vertus s'ordonnent en dignité et en valeur à partir du principe qui leur confère un caractère « illustre », « beau », « brillant », « extraordinaire ». En soi ni bonnes ni mauvaises, ni justes ni injustes; et leur fin seulement glorieuse. Cléopâtre en vient à pousser son cri démesuré : « Sors de mon cœur nature... », Rodelinde à proposer l'égorgement de son fils, Sophonisbe à trahir son mari Syphax, par les mêmes voies glorieuses qui conduisent Rodrigue à frapper Dom Gomès, Polyeucte à abandonner le monde et Pauline, Auguste à offrir le pardon à ses ennemis. La *gloire* pousse indifféremment le héros vers les ténèbres du crime ou vers la lumière du sacrifice; ces exercices privilégiés de l'héroïsme témoignent, dans ce théâtre plus qu'en aucun autre, de leurs mystérieux rapports; ils illuminent la source même du tragique propre à Corneille en faisant paraître de l'homme le signe le plus convaincant de sa liberté — et il n'importe de l'acte accompli : qu'il mène à l'humain, au divin ou au démoniaque, il demeure toujours opération et expression de la *gloire.*

O. Nadal.

---

# L'inquiétude de La Fontaine

---

Je parlais récemment de La Fontaine avec des étrangers de pays très différents, mais tous sympathiques à la culture française et amis de nos lettres. Ils s'accordaient à juger démesurée l'importance que nous donnons aux *Fables.* « Vous vous étonnez, me disaient-ils, que nous jugions la France moins riche en poètes qu'en orateurs et en logiciens. Mais à qui la faute ? Vous semblez prendre plaisir à confondre les rangs et à brouiller les valeurs. Lanson, si dur pour Baudelaire, portait aux nues Sully Prudhomme. Vous n'en êtes plus là, c'est vrai; mais vous n'en semblez pas moins rougir de tous ceux qui ont eu chez vous de l'audace et de l'invention. Pour ne parler que des anciens, vous restez réticents et timides en face de d'Aubigné et même de Ronsard, tandis que vous n'avez pas assez de couronnes pour vos bons élèves, et vous nous présentez comme des chefs-d'œuvre de poésie ces petites fables de La Fontaine, quand vous ne leur préférez pas les préceptes de Despréaux. » Laissons Boileau, sur lequel il y aurait tant à dire. Pour La Fontaine, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler qu'il n'a rien de commun avec le rimeur scolaire qu'à l'exemple de tant de Français nos amis étrangers s'obstinent à voir en lui.

*
* *

Nul poète ne semble plus facile à définir. Il est l'homme d'un seul genre, d'une seule inspiration, d'un seul livre; de son caractère on croit avoir tout dit quand on a noté chez lui un mélange paysan de naïveté et de malice. *Le fabuliste, l'ami des bêtes, le bonhomme;* les contemporains ajoutaient *le marotique.* Y a-t-il rien à chercher au delà ?

Au delà il y a peut-être à chercher La Fontaine lui-même, celui qui déclarait : « Diversité, c'est ma devise » et qui, en un temps où la religion, la politique, la morale, toutes les institutions divines et humaines s'efforçaient de ramener à l'unité la complexité de la vie, s'appliquait pour sa part, modestement mais obstinément, avec sa douceur inflexible, à préserver les tendances contradictoires de sa nature et à satisfaire les moins conciliables de ses penchants.

Entre ses amis et lui le débat sur ce point ne cesse de renaître. Ils s'alarment de le voir céder à toutes les tentations et le pressent de régler à la fois son style et sa conduite. « Je voudrais, écrit M^me^ de Sévigné, faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. Il ne faut point qu'il sorte du talent qu'il a de conter. » Plus tendres, non moins fermes, s'élèvent les reproches de Marguerite de la Sablière; il nous les rapporte lui-même :

*De soixante soleils la course entresuivie*
*Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.*
*Quelque part que tu sois, on voit à tous propos*
*L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,*
Inquiète *et partout hôtesse passagère.*
*Ta conduite et tes vers, chez toi, tout s'en ressent.*

*Inquiète,* c'est le mot qui revient de lui-même sous sa plume lorsqu'il nous parle de son âme. Il ne s'agit pas, on l'entend, d'un tourment philosophique et religieux, d'une angoisse romantique, mais d'un besoin perpétuel de changement et de nouveauté, du refus de se fixer où que ce soit, de s'enfermer dans un genre, d'adopter un système, de se soumettre à une règle, de renoncer à rien de ce qui l'attire ou l'amuse :

*Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,*
*Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles*
*A qui le bon Platon compare nos merveilles.*
*Je suis chose légère et vole à tout sujet.*
*Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.*

Se discipliner ? La gloire, son salut peut-être sont à ce prix.

*Mais quoi ? je suis volage en vers comme en amours.*

« Comme en amours ». Ainsi se confesse-t-il, plus que sexagénaire, en pleine Académie, le jour de sa réception, quand la grondeuse semonce de l'abbé de La Chambre tinte encore à ses oreilles. Bonhomie du grand siècle sous ses dehors imposants. Imagine-t-on rien de tel aujourd'hui ?

Sur son inquiétude amoureuse il revient sans cesse. A la fin des *Deux Pigeons* il l'explique, s'examinant sans complaisance, par la sécheresse de son âme vieillie. « J'ai quelquefois aimé », dit-il. Dans sa jeunesse, il aurait connu cet oubli de soi, cet abandon sans réserve où l'on compte pour rien tout ce qui n'est pas ce qu'on aime.

*Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?*
*Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants*
*Me laissent vivre au gré de mon âme* inquiète ?...

« J'ai quelquefois aimé. » Faut-il l'en croire ? Il n'avait pas la trentaine que déjà, dans les années qui suivirent et précédèrent de peu son mariage, sa vie se dispersait aux équipées galantes que nous rapporte Des Réaux. A cinquante ans, il publie quatre élégies trop peu connues, dont la date de composition est incertaine et qui sont autant de variations sur le thème de son inconstance amoureuse. Chloris, Amarille, Philis, Diane, Chloé, Amarante, Doris, Clarice, Daphné, Aminte, Caliste, Clymène enfin, « quel nombre d'inhumaines ! »

*Que faire ? Mon destin est tel qu'il faut que j'aime;*
*On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,*
Inquiet *et fécond en nouvelles amours.*
*Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours...*
*Je nourrissais chez moi les soucis importuns,*
*La folle* inquiétude *en ses plaisirs légère,*
*Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère...*

*
* *

Inquiétude amoureuse; inquiétude poétique. On se trompe deux fois, il me semble, quand on voit en La Fontaine l'homme d'un seul genre. Si l'on s'en tient au nombre des pages, fables et contes ne forment pas le tiers de son œuvre.

*Tu changes tous les jours de manière et de style.*
*Tu cours en un moment de Térence à Virgile.*

Cela est vrai à la lettre. Il n'y a pas de voie qu'il n'ait tentée. Nous avons de lui des poèmes selon Ovide, un poème selon Lucrèce, un poème dévot, un roman, des descriptions en vers et prose, des comédies, une ébauche de tragédie, des opéras, des chansons, des ballades et des jongleries rythmiques, des sonnets, des épigrammes, des épîtres, des satires, des odes, des madrigaux, des idylles, des inscriptions, des traductions de vers latins, la paraphrase d'un psaume, la paraphrase du *Dies iræ*. Et que de pages nous savons qu'il a laissé perdre !

Mais n'eût-il donné que les *Fables*, il serait encore le plus divers des poètes. Pouvant tenter les plus grands genres, on s'étonne parfois qu'il ait surtout cultivé le plus humble, celui auquel les doctes du siècle dédaignent de faire place dans leurs poétiques. Il l'a choisi pour cela même, pour être libre d'y faire entrer ce qu'il voudrait et d'y « chanter sur tous les tons ». Rien ne ressemble moins aux monotones fabliers ésopiques que le dernier livre, par exemple, de son second recueil, le livre XI de nos éditions. Il s'ouvre sur une allégorie politique que suivent l'éloge d'un prince, quelques apologues *égayés* où passent des traits d'épopée, une méditation lyrique sur la solitude et un tableau d'histoire (*le Paysan du Danube*), pour s'achever sur une « observation » de naturaliste. Ailleurs la fable devient élégie, pastorale, satire, conte, discours, récit féerique, dissertation de philosophe. A chaque page un poète nouveau se révèle. Celui qu'on croit avoir défini en l'appelant *le fabuliste*, est le Protée de notre poésie.

Avec son instinct d'artiste il a senti ou deviné que le pire danger pour un poète est de se laisser gagner par l'habitude et de devenir le prisonnier de sa propre manière. Lamartine, Hugo lui-même donnent parfois l'impression de ne plus être que des machines à produire du Lamartine,

du Hugo. On songe aussi aux échoppes parnassiennes où se fabriquaient ces sonnets « qui partent tout seuls, dit Claudel, comme des tabatières à musique ».

La Fontaine connaît le piège de l'automatisme, puisqu'il y est tombé dans les *Contes*. La matière en était trop pauvre, et c'est en vain qu'il s'appliqua à la diversifier. Aussi, quelques succès que ce genre lui ait valus, voyons-nous qu'il y renonça de bonne heure. Entre autres sornettes éloquentes que Lamartine débite sur La Fontaine, il lui reproche d'avoir écrit « des contes orduriers en cheveux blancs ». C'est mal tomber. De 1665 à 1674, c'est-à-dire au début de sa carrière littéraire tardive, La Fontaine donne, en quatre livres, une soixantaine de contes, les seuls qu'il ait publiés à part. Il en glisse deux, en 1682, à la suite du *Quinquina*, cinq, trois ans plus tard, dans les *Ouvrages de prose et de poésie*, puis il cesse tout à fait d'en écrire. Cela précisément dans sa libre vieillesse, quand les compagnies joyeuses où il se mêle, au Temple, à Anet, à l'Isle-Adam, à Bois-le-Vicomte, ne pouvaient manquer de lui en demander. L'ordonnance de La Reynie, qui avait interdit le recueil de 1674, a pu lui faire peur. Mais qui l'empêchait, lui qui devait laisser inédite la moitié de son œuvre, de rimer encore de gaillardes histoires pour en régaler ses amis ? Ils en auraient pris des copies et nous les auraient conservées. Or, M[me] Ulrich, que nul scrupule de pudeur n'arrêtait, ne donne qu'un conte inédit dans son édition des *Œuvres posthumes, les Quiproquo*, qui semblent remonter d'ailleurs à une date assez ancienne. La Fontaine s'était lassé d'un genre où il lui était impossible de se renouveler.

On n'est pas libre non plus dans une composition de longue haleine. Bon gré, mal gré, on y est l'esclave de son thème, de ses personnages, du ton qu'on a d'abord choisi. Aussi La Fontaine déclare-t-il : « Les longs ouvrages me font peur. » De courtes fables, puisées à toutes sources, comme celles du second recueil, et dont il peut traiter chacune à sa guise, voilà ce qui convient à son génie changeant. En 1682, publiant une *Galatée* inachevée, il avoue avec bonhomie : « L'inconstance et *l'inquiétude* qui me sont si naturelles, m'ont empêché d'achever les trois actes à quoi je voulais réduire ce sujet. »

De cette humeur papillonne qu'il se refuse à combattre, il tire le premier principe de son art :

*Loin d'épuiser une matière,*
*On n'en doit prendre que la fleur.*

Toute chaîne lui est odieuse. « Attaché ! dit le loup ». Septuagénaire, il écrit à Françoise d'Hervart : « Que deviendrais-je avec mon humeur volage et qui ne saurait souffrir nul attachement ? »

Les psychiâtres nous enrôleraient tous volontiers dans leur clientèle. L'un d'eux que j'entretenais de La Fontaine, m'assura qu'il le fallait ranger parmi les *instables*. Je n'entends rien à de telles matières, mais je n'ai pas besoin de dire que je repousse de toutes mes forces cet intrépide diagnostic. Nous sommes tous ondoyants et divers, et La Fontaine peut-être ne l'était pas plus de naissance que n'importe lequel de ses contemporains. Ce qui le distingue d'eux, ce n'est pas qu'il le soit, mais qu'on le sente heureux de l'être et résolu à le rester. La vie nous simplifie : de tant de possibles qui étaient en nous, elle dégage un caractère plus ou moins cohérent, une personne sociale déterminée par son passé, son milieu, ses habitudes. Comme Montaigne, La Fontaine entend « ménager sa volonté », ne pas « l'hypothéquer », ne s'asservir à rien, ni à personne, ni à soi-même. Avec Gide, il dirait volontiers : « La nécessité de l'option me fut toujours intolérable »; il veut demeurer, lui aussi, perpétuellement « disponible ».

* * *

De là vient que plus on l'étudie, plus on a de peine à le définir. Quoi qu'on affirme de lui, des raisons se présentent aussitôt d'affirmer le contraire.

Il est bien vrai, par exemple, qu'il aimait la solitude. En elle seulement, il l'a dit et redit, l'âme peut échapper au divertissement et, au lieu de se fuir, se connaître et se posséder. La dernière de ses fables fait écho sur ce point à *Psyché* et à l'épisode du pêcheur, où passait déjà le souvenir des vers légers qu'il adressait à Fouquet, vers 1660, poète encore obscur, un jour d'hiver qu'il avait fait antichambre à Saint-Mandé.

A se prolonger pourtant, et malgré sa « douceur secrète », cette solitude lui serait intolérable. Elle eût rendu fous, nous dit-il, son ours montagnard et son vieillard, prêtre de Flore et de Pomone :

*Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrais parmi*
*Quelque doux et discret ami.*
*Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre.*

Le poète de la solitude sera aussi le poète de l'amitié. De l'amitié, et de la camaraderie, et de la vie sociale sous toutes ses formes. Rien au fond ne lui plaît que le changement. Il a dit les charmes de la conversation, non pas de la conférence réglée et méthodique, mais des propos voltigeants

*Où le hasard fournit cent matières diverses...*
*La bagatelle, la science,*
*Les chimères, le rien, tout est bon. Je soutiens*
*Qu'il faut de tout aux entretiens :*
*C'est un parterre où Flore épand ses biens;*
*Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose*
*Et fait du miel de toute chose.*

De toutes les bêtes qu'il a fait vivre, c'est cette abeille platonicienne qui le représente le mieux.

Diversité des propos dans un même milieu; mais aussi diversité de ces milieux mêmes. La vie de Molière, de Boileau, de Racine s'encadre dans une certaine société où ils ont leurs habitudes, d'où ils ne s'échappent guère. La Fontaine est partout, presque à la fois. A l'époque des *Contes* il fréquente un cercle janséniste. Dans sa vieillesse, quand il quitte sa petite chambre de la rue Saint-Honoré, son clavecin et ses philosophes d'argile, on ne sait jamais, sait-il lui-même si c'est pour aller à la Cour ou au Temple chez le Grand Prieur, au tripot ou à l'Académie ? Il fréquente des gens d'Eglise, les uns graves, Huet, Bouhours, Rapin, les autres folâtres, Vergier, Chaulieu. Il aime les ateliers de sculpteurs et de peintres, les coulisses où l'attendent les Champmeslé, la pieuse maison de Racine, le jardin de Boileau à Auteuil. Il encense Montespan, Fontanges sa rivale, Marianne en exil, Conti en disgrâce; il écrit de longues lettres à ses amis d'Angleterre; il séjourne chez ses camarades troyens ou à Reims chez Maucroix; il essuie à Chantilly les rebuffades du grand Condé; il chaperonne M^me^ Ulrich. Se souvient-il qu'il a une femme à Château-Thierry et un fils quelque part dans le monde ? On n'imagine pas existence plus détachée.

Sur la morale des fables on a pu porter les jugements les plus opposés : elle reflète, en effet, les attitudes contradictoires du poète en face de la vie. Il est sincère profondément, quand il formule en vers amis de la mémoire les préceptes ésopiques de prudence, de défiance et de résignation. Qui sait mieux que lui les pièges de la vie, la méchanceté des hommes, les illusions de l'ambition et de la vanité ? De son fonds bourgeois et champenois il prend à son compte cette sagesse prosaïque des pauvres gens à qui leur dure condition ne permet ni les rêves flatteurs ni les belles imprudences. « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » Mais ce petit provincial, si attentif au réel, ne s'y laissera pas asservir. Sans être la dupe de son imagination, il lui demandera ses consolations les meilleures. Dans *le Pouvoir des fables*, dans *la Laitière et le pot au lait*, rapportant des anecdotes qui tendaient à ridiculiser les chimères, il en tire une leçon exactement opposée à celle que lui proposaient ses devanciers :

*Si* Peau d'âne *m'était conté,*
*J'y prendrais un plaisir extrême...*
*Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.*

On s'étonne qu'il ait pu se croire, à vingt ans, une vocation religieuse, et il n'y a rien de moins chrétien peut-être que le refus où il persiste de dompter sa nature et de régler ses instincts. Mais on méconnaîtrait précisément le souci qu'il eut toute sa vie de préserver la diversité de ses inclinations, si l'on ne voyait en lui qu'un homme de plaisir et un libertin goguenard. Entre tant de penchants contraires, il reste fidèle à celui qui, dès sa jeunesse sans doute, le portait au repliement, à l'examen intérieur, aux méditations solitaires. Les dix années où il publie les *Contes* sont aussi celles où il traduit les citations poétiques semées par saint Augustin dans *la Cité de Dieu*, où il rime ses vers jansénistes, où il publie le *Recueil de poésies chrétiennes*, où il compose son *Saint Malc*, dont ceux-là seuls font peu de cas qui ne l'ont pas lu. J'ai signalé ailleurs ce parallélisme verlainien. Les derniers vers qu'on ait de lui, la fable du *Juge arbitre* et la paraphrase du *Dies iræ*, devraient figurer dans toutes les anthologies de notre poésie chrétienne.



***

Il est des artistes qui, fixés sur un seul objet, s'efforcent, dans une contemplation immobile, d'y retrouver l'essence de la réalité et les secrets de l'univers. D'autres, tentés par tous les rayons et tous les reflets, dociles à tous les souffles, ne voudraient rien laisser du monde en dehors de leur œuvre :

*Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle.*

Ils promènent à la surface des choses un émerveillement que n'abandonne jamais une secrète défiance. Jouir de tout sans s'attacher à rien, c'est leur devise; c'est celle de La Fontaine. Et c'est pourquoi son œuvre est à la fois si enjouée et si amère.

Par là au moins, il est bien de son siècle. Tous les grands esprits du règne de Louis XIV, si différents qu'ils soient les uns des autres, épicuriens ou jansénistes, ont ceci de commun, par quoi ils s'opposent à la génération héroïque de leurs prédécesseurs, à Descartes, à Corneille, à tous les poètes de la grandeur humaine : ils ne croient pas à la bonté de la nature; en nous et hors de nous, elle leur semble infirme et trompeuse. La poésie et l'éloquence sont les voiles riants ou magnifiques qu'ils jettent sur le monde pour nous en masquer ou s'en masquer à eux-mêmes l'essentielle vanité.

Vergier, qui a bien connu La Fontaine dans sa vieillesse, nous le montre à Bois-le-Vicomte, causant de toutes choses, brillant, s'animant, puis soudain s'enfuyant à l'écart,

*Non pour rêver à quelque affaire,*
*Mais pour varier son ennui.*

Et il ajoute : « Car vous savez qu'il s'ennuie partout. »

Il y a dans le manuscrit de Pascal une phrase sévère que notre poète, ami de Port-Royal, s'il l'eût pu lire, n'eût pas manqué de s'appliquer à lui-même : « Condition humaine : inconstance, ennui, inquiétude. »

* * *

Mais si la diversité de La Fontaine nous apparaît liée à sa nature d'artiste, prenons garde que l'art est aussi chez lui principe d'unité. « L'uniformité de style, écrit-il dans la préface de *Psyché*, est la règle la plus étroite que nous ayons. » Il refuse de porter dans son âme la serpe du philosophe scythe et de se simplifier en se mutilant, mais à la faveur d'un style à nul autre semblable, il établira entre les contrastes de sa nature une sorte d'harmonie et les réduira, comme il dit, « dans un juste tempérament ».

Refusant de choisir entre son christianisme et son épicurisme, il écrivait à Bonrepaux : « Je concilierai tout cela le moins mal et le plus longtemps qu'il me sera possible. » En art aussi il est un grand conciliateur. S'il chante sur tous les tons, sa voix est toujours sienne et il donne aux moindres de ses vers un accent qui n'est qu'à lui.

Gabriel Bounoure me contait récemment une histoire qui a un peu la couleur de certaines fables du second recueil. Un jour, passèrent par Beyrouth deux jeunes surréalistes français. Ils s'en allaient patrouiller dans l'Asie. Avant de partir, ils avaient vendu tous leurs livres à Montparnasse, *le Revolver à cheveux blancs, la Grande gaîté*, n'en gardant qu'un à mettre dans leur sac, les *Fables*. Ils les lisaient à chaque étape...

*Quelle chose par là peut nous être enseignée ?*
*J'en vois deux,*

dont l'une est que La Fontaine n'a rien de commun avec ce poète aimable et simplet, cet Esope académique dont on nous parle; l'autre, qu'avoir les *Fables* dans son sac, c'est emporter la France avec soi. Pays de la diversité; poète de la diversité. Leur unité à l'un et à l'autre, comment la définir ? Elle n'en est pas moins sensible à ceux qui les aiment.

Pierre CLARAC.

# Montesquieu et la politique

« Quelques-uns, dit La Bruyère, ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier pour en exercer un autre et fort différent le reste de leur vie. »

Peut-on accuser la destinée de Montesquieu d'avoir subi cette brusque bifurcation, indice possible de légèreté, voire d'inconstance ? Le grief serait d'autant plus grave que les hommes de robe, clercs ou laïques, s'engagent ordinairement sans esprit de retour. Comment donc ce magistrat, que ses solides études de droit de Bordeaux ont tout naturellement conduit vers la profession judiciaire, a-t-il pu négliger son siège, puis l'abandonner complètement au bénéfice d'activités multiples d'apparence fort différente ? En vérité, Montesquieu ne semble pas avoir eu véritablement vocation de magistrat et ses réflexions désabusées sur son métier de président le prouvent assez; il ne fut juge que d'occasion et, pourrait-on dire, par accident, un sort funeste ayant arraché à son oncle paternel son unique fils, que l'hérédité des offices devait appeler à la succession de sa charge. Le Palais n'est pas toujours un cloître : il peut être, sur la vie, la meilleure des antichambres et, à qui sait recueillir les leçons du prétoire, le plus profitable des apprentissages, embrassant dans son unité, malgré La Bruyère, les plus extrêmes diversités; c'est pourquoi il fut à Montesquieu, en son bref passage, un incomparable vestibule.

La formation première de Montesquieu, image symbolique de son siècle, est universelle et non pas spécialisée; aux oratoriens de Juilly, il a pris le goût d'une très vaste culture; le droit, certes, l'intéresse, mais aussi l'histoire et la philosophie — et encore, intensément, les sciences physiques et naturelles; ce sont ses travaux scientifiques qui le font admettre à l'Académie de Bordeaux, où il fonde un prix d'anatomie — et non de jurisprudence; il est botaniste, mais il se penche volontiers sur son microscope; il est homme de cabinet, mais il sait faire valoir ses vignobles; il écrit des ouvrages, mais il sait se défendre contre les entreprises dirigistes de l'intendant de Guyenne; il aime sa retraite de la Brède, mais il apprécie également les salons parisiens et il passe une part importante de sa vie à courir les chemins d'Europe. A la vérité, rien de ce qui est humain ne lui est étranger et son intelligence sans limite est comparable à celle de ces génies universels qui marquèrent la Renaissance.

A un esprit aussi divers dans ses aspects que la vie elle-même une tentation devait fatalement s'offrir, la tentation politique; non pas, comme l'entend notre époque de suffrage universel, une tentation électorale, mais un désir de participer activement à la conduite des affaires publiques. Et, de fait, quoique déjà membre de l'Académie française, Montesquieu, par l'entremise de l'abbé d'Olivet, fait en 1728 pressentir les puissants en vue de se faire confier un poste diplomatique; deux ans après, il renouvelle ses instances auprès de Chauvelin et sans plus de succès. Heureuse rebuffade et l'on frémit à l'idée de ce qui aurait pu être perdu pour le commun profit si Montesquieu, comme plus tard Chateaubriand et Lamartine, s'était égaré dans quelque ambassade; aussi bien sera-ce déjà une consolation à l'homme de lettres que de savoir tel de ses ouvrages, sitôt paru, dévoré par les grands de ce monde, comme Frédéric II et le prince de Savoie : à qui a vu les gouvernants refuser ses services, bientôt un consentement unanime confère une promotion qui en fait aussitôt un maître influent de la science politique.

En effet, ce n'est que lorsqu'il est, contre son gré, écarté de toute carrière active que Montesquieu peut se consacrer sans réserve à son œuvre, préparer lentement le livre de toute sa vie, qui sera, dans une certaine mesure, la revanche de son talent inutilisé, cet *Esprit des Lois*, dont on vient de fêter le deuxième centenaire; maître-livre qui, au travers des diversités apparentes, donne à la vie de son auteur son unité profonde : d'Alembert aurait voulu qu'au service solennel que l'Académie fit célébrer, au jour de son décès, on plaçât l'*Esprit des Lois* sur son cercueil comme on exposa autrefois, vis-à-vis le cercueil de Raphaël, son dernier Tableau de la Transfiguration; « cet appareil simple et touchant, dit-il, eût été une belle oraison funèbre ».

*
* *

« Au sortir du collège, on me mit dans les mains des livres de droit; j'en cherchai l'esprit : je puis dire que j'y ai passé ma vie. » Dès son adolescence, en effet, Montesquieu est attiré

par chacune de ces questions dont le faisceau, lentement noué vingt années durant, formera l'*Esprit des Lois;* mais cette lente maturation ne va pas sans quelque débordement; en cet esprit puissant, la montée de la sève est si riche qu'avant même l'apparition de la branche maîtresse, plusieurs surgeons, prématurément, éclatent, comme impatients d'annoncer les promesses de l'œuvre future.

Après son *Discours sur Cicéron,* qui est l'œuvre de ses vingt ans, Montesquieu, encore tout jeune, aborde de front les questions purement politiques : il consacre un de ses premiers écrits, en 1716, à un mémoire *Sur les dettes de l'Etat;* il s'occupe ensuite de la *Politique des Romains dans la religion, de la Constitution,* et, dès 1722, il produit un petit *Traité de la Politique,* dans lequel il affirme déjà la suprématie de la morale sur les roueries du machiavélisme politique. Dans la suite de sa carrière littéraire, c'est à de fréquentes reprises qu'il publiera des travaux secondaires, ne représentant assurément que des études limitées à des points de détail, mais qu'on aurait tort de négliger si on veut prendre une conscience assez complète de ce que Montesquieu a pensé des problèmes politiques : la manière dont il les a abordés laisse à penser que, pour lui, non seulement dans l'ordre chronologique, mais encore dans l'ordre logique, ils constituaient comme une sorte d'introduction à la politique elle-même, une nécessaire leçon expérimentale avant l'ébauche de toute construction doctrinale. Et ce sera notre excuse que de ne pas célébrer le deuxième centenaire de l'*Esprit des Lois* en empruntant la voie large et classique qui conduit sans détours au cœur de l'œuvre — mais en suivant Montesquieu dans le vagabondage où l'entraîne cette école buissonnière au hasard de l'actualité de son temps; avec un pareil guide, un pèlerinage est, du moins, assuré de ne pas s'écarter des chemins du bon sens, de ce bon sens qui n'est plus présentement, au pays de Descartes, la chose du monde la mieux partagée...

* * *

On sait, depuis le baron Louis, que Politique et Finances sont unies par les liens d'une étroite parenté; cette liaison a valeur permanente, mais comment aurait-elle pu ne pas se manifester d'une manière toute particulière dans un moment qui a connu l'inflation du crédit public et l'échec des mesures de Law ? que les finances publiques soient compromises, c'est souvent, aux dires de Montesquieu, l'indice significatif d'un fâcheux déclin de la puissance publique elle-même : « il n'y a point d'Etat où l'on aît plus besoin de tributs que ceux qui s'affaiblissent, de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges à mesure que l'on est moins en état de les porter » (1).

Une tâche délicate entre toutes consiste à assurer une fixation équitable du fardeau fiscal; Montesquieu a, sur ce point, des vues qui méritent d'être rappelées : « pour bien fixer les revenus de l'Etat, il faut avoir égard et aux nécessités de l'Etat et aux nécessités des citoyens; il ne faut point prendre au peuple sur ses besoins réels pour des besoins de l'Etat imaginaires. Les besoins imaginaires sont ce que demandent les passions et les faiblesses de ceux qui gouvernent, le charme d'un projet extraordinaire, l'envie malade d'une vaine gloire et une certaine impuissance d'esprit contre les fantaisies. Souvent ceux qui, avec un esprit inquiet, étaient à la tête des affaires, ont pensé que les besoins de l'Etat étaient les besoins de leurs petites âmes » et il conclut avec sévérité : « on n'appelle plus parmi nous un grand ministre celui qui est le sage dispensateur des revenus publics, mais celui qui est homme d'industrie et qui trouve ce qu'on appelle des expédients... »

N'est-ce point un expédient typique celui qui consiste à obtenir le paiement de contributions volontaires en excitant l'appât, sans moralité, d'un gain sans labeur ? et Montesquieu doit frémir en lisant cet édit de Le Peletier qui, pour rembourser les rentes, crée, déjà, une loterie...; aussi en bon contribuable, toujours plus riche d'idées que de deniers, tient-il à offrir sa contribution : c'est son *Projet pour rétablir les finances de la France.* On ne peut évidemment entrer, ici, dans le détail de ces propositions dont certaines sont audacieuses, puisqu'elles acceptent le principe d'un impôt sur le capital; la plupart, toutefois, sont remarquables par leur simplicité: un budget est une opération quasi mathématique et il n'est pas d'autre idéal qu'un strict équilibre des comptes: qu'on s'y tienne par tous les moyens : « l'on pourrait diminuer d'un sol par livre toutes les dépenses et augmenter d'autant toutes les recettes et même plus » et, surtout, que l'Etat, lorsqu'il étend son emprise n'abandonne pas pour autant les procédés comptables ordinaires : « il ne doit pas y avoir plus de différence, observe la *Lettre persane 138,* entre l'administration des revenus

(1) Dans le souci de ne pas alourdir la présente chronique, on a jugé préférable de ne pas donner la référence des citations de Montesquieu faites au texte; empruntées à l'ensemble de son œuvre, la plupart sont, toutefois, extraites de *l'Esprit des Lois.*

du prince et celle des biens d'un particulier qu'il n'y en a entre compter cent mille tomans et en compter cent ». Un assainissement monétaire est également nécessaire : « il faut que l'argent soit donné comme troc et non comme signe »; mais Montesquieu ne se laisse jamais séduire par les seules questions de détail; il sait, à leur propos, formuler ces maximes qu'on dirait écrites pour des médailles et qui portent loin; ainsi de la suivante, dont on s'étonne qu'aucun de nos hommes publics lui eût restitué quelque actualité : « autrefois, le bien des particuliers faisait le trésor public; mais, pour lors, le trésor public devient le patrimoine des particuliers; la république est une dépouille et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous ». La misère de la France, trop souvent, naît du gaspillage des deniers publics et Montesquieu avait, pour mettre en garde les distributeurs de prébendes, des conseils auxquels le temps présent n'a rien ôté de leur pertinence : « le prince doit penser que des villages entiers ne peuvent suffire à payer une pension qu'il donne à des grands seigneurs tout prêts à devenir misérables ou à des misérables tout prêts à devenir grands seigneurs et qui, souvent, n'ont d'autre mérite pour l'obtenir que la hardiesse de la demander ».

Une bonne gestion des finances doit, compte tenu des richesses naturelles du pays, assurer un large développement national : en ce royaume de France où, de son temps, n'habitent que 14 millions de sujets « cinquante millions d'habitants, estime Montesquieu, pourraient vivre sans peine ».

Dans sa politique économique, Montesquieu épouse la tendance naturelle du paysan : il est pour la liberté; lui qui connaît son vignoble — et qui l'aime — qui sait en quel temps et de quelle manière on l'effeuille, l'épampre et l'ébourgeonne, qui sait s'il vaut mieux remplacer les pieds qui manquent par du plan, du barbeau ou du sautegris, il admet difficilement qu'on vienne en ce domaine, réglementer son activité ou la limiter : ayant acquis, en la paroisse de Pessac, des landes incultes, il y veut faire des plantations de vignes; or, un arrêt du Conseil interdit les plantations nouvelles; contre cet arrêt, Montesquieu rédige un mémoire et tant pis si Boucher, l'intendant, s'en blesse...

Le commerce, aussi, doit être libre; il ne doit exclure aucune nation et ne pas être gêné par des tarifs artificiels : « la concurrence met un juste prix aux marchandises et établit entre elles les vrais rapports »; il ne doit pas être entravé par les servitudes de la finance : « la finance détruit le commerce par ses injustices, par ses vexations, par l'excès de ce qu'elle impose; mais elle le détruit encore indépendamment de cela par les difficultés qu'elle fait naître et les formalités qu'elle exige ». Mais il ne doit pas, non plus être entravé par de trop fréquentes cessations du travail; le bonhomme La Fontaine avait déjà murmuré contre son curé qui « de quelque nouveau saint charge toujours son prône »; Montesquieu lui fait fidèlement écho : « quand une religion ordonne la cessation du travail, elle doit avoir égard aux besoins de l'homme plus qu'à la grandeur de l'être qu'elle honore ».

Parce qu'il a beaucoup voyagé, Montesquieu a eu très vite le sentiment de la solidarité internationale; ce n'est pas dans le seul domaine du commerce que « la prospérité de l'univers fera toujours la nôtre »; il y a, dans Marc-Antoine, une formule lapidaire qui plairait à nos modernes collectivistes et qu'on retrouve fréquemment sous la plume de Montesquieu : « ce qui n'est point utile à l'essaim n'est point utile à l'abeille ». Mais, cette doctrine socialiste, n'est qu'un aspect d'une pensée qui sait, à tout propos, dominer son objet et s'élever jusqu'aux sommets...

* * *

La faveur dont la politique jouit parmi les peuples lui vient de son double objet : s'occupant à la fois de l'homme et de la cité, elle emprunte à l'un son caractère éternel, cependant qu'elle participe de la constante évolution de l'autre; repliée sur l'homme, elle est une histoire et une méditation; ouverte sur la cité, elle est un rêve et, pourtant, une construction; elle prétend au collectif, elle organise le social; mais, au fond, l'homme qui est son point de départ est aussi le terme de son ambition, une des plus nobles, certes, qui puisse se proposer à l'esprit humain.

« On ne jugera jamais bien des hommes, pense Montesquieu, si on ne leur passe les préjugés de leur temps. » Cette science préalable de l'actuel, condition d'une opinion mieux assurée, on ne peut la refuser au seigneur de la Brède; de son pays, il connaît la capitale et la province, les milieux où l'on fait profession de bel esprit et ceux aussi où l'on fait fi des cabales parisiennes; il a fréquenté les hommes de pensée et a connu, à l'Académie, les gloires littéraires du moment; mais, à Bordeaux, il s'est mêlé à ces négociants éclairés qui oubliaient les soucis de leur commerce pour se passionner aux curiosités nouvelles de la science; il a traversé le monde

du Palais, mais il n'a jamais perdu contact aveç cette autre subtilité que les paysans portent en leur cœur, au pays des vignobles; et, curieux de tout, élargissant ses horizons, il s'est mis à vagabonder sur les routes d'Europe : Rome, Venise et l'Italie, le Tyrol et la Bavière, Vienne et l'Autriche, la Hollande et l'Angleterre; peu de régions de l'univers accessible à l'honnête homme du siècle lui sont demeurées inconnues et, comme toutes les couches sociales se sont ouvertes à lui, fût-ce à l'instant d'un court passage, son témoignage n'en a que plus de prix.

« Je ne demande à ma patrie ni pensions, ni honneurs, ni distinctions; je me trouve complètement récompensé, par l'air que j'y respire; je voudrais seulement qu'on ne l'y corrompît point... » Hélas ! le voyageur désabusé ne tarde pas à constater que « une corruption générale s'est répandue partout...; je hais Versailles, parce que tout le monde y est petit...; quand, dans un royaume il y a plus d'avantages à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu... » Que d'observations pertinentes et profondes incisives et nuancées de ce XVIII[e] siècle français commençant, surgissent à vif sous la plume de Rica et d'Usbeck !

Et ce n'est point seulement sous l'apparence plaisante du badinage que Montesquieu dépeint son temps et ses travers; des mois durant, il se consacre à la préparation d'une *Histoire de Louis XIV* qui aurait peut-être ôté de son éclat au *Siècle* de Voltaire, si quelque domestique étourdie n'en avait, par erreur, brûlé le manuscrit.

Juge de son temps, Montesquieu atteint d'emblée à une sérénité qui n'est pas le propre des remarques ordinairement portées sur leur société par les contemporains; cette enviable impassibilité devrait être naturelle aux hommes de pensée, lesquels ne doivent se laisser détourner de leur magistrature essentiellement désintéressée par aucun souci temporel; le malheureux abbé de Laporte, méchant folliculaire, qui avait écrit contre *l'Esprit des Lois* pour obtenir d'un libraire quelques pièces de monnaie, s'entendit cingler de la fameuse réplique : « un homme qui dispute pour s'éclairer ne se compromet pas avec un homme qui dispute pour vivre »; que l'intérêt ait vite fait de pervertir les institutions et les hommes, Montesquieu le sait fort bien, qui observe sans indulgence : « la passion pour le chapeau de cardinal fait faire la moitié des sottises qui se font en France ».

Et cette sérénité est encore le fait naturel d'un esprit soucieux, les ayant connues et parfois goûtées, d'échapper cependant aux passions de son temps; esprit qui se détourne des *Lettres persanes* et de *l'Histoire de Louis XIV* pour se consacrer aux *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* ou à *l'Esprit des Lois.*

*
* *

Dans l'Antiquité grecque et romaine, de grands esprits — les plus grands, peut-être — se sont adonnés à l'étude scientifique de la politique; c'est vers eux, Platon, Aristote, Cicéron que Montesquieu se tourne d'instinct pour chercher les maîtres qui l'initieront à la grande science. « Plutarque a remarqué que la philosophie ancienne n'a été autre chose que la science du gouvernement. Les sept sages ne s'attachèrent qu'à la politique et à la morale et, quoique les Grecs se soient attachés, dans la suite, aux sciences de spéculation, on voit bien que leur plus haut degré d'estime était pour la philosophie active et leur vrai culte pour les gouverneurs des villes et leurs législateurs. Chez les Grecs et les Romains l'admiration pour les connaissances *politiques et morales* fut portée jusqu'à une espèce de culte. »

Il y a loin, hélas de cette politique, sorte de pensée pure que, seul, dirige l'idéal aux vicissitudes, machinations et combinaisons dont les pratiques modernes sont saturées; Montesquieu déjà se plaignait d'un sensible déclin et il en dénonçait la raison d'une assez méprisante façon : « la politique telle qu'elle est aujourd'hui vient de l'invention de la poste ». A ce spectacle, Montesquieu s'irrite et un moment d'amertume le conduit même à porter une condamnation de principe de cette politique, dont son esprit fait pourtant la substance préférée de son activité : « il est inutile d'attaquer directement la politique en faisant voir combien elle répugne à la morale, à la raison, à la justice; ces sortes de discours persuadent tout le monde et ne touchent personne. La politique subsistera toujours pendant qu'il y aura des passions indépendantes du joug des lois. Je crois qu'il vaut mieux en dégoûter un peu les grands par la considération du peu d'utilité qu'ils en retirent. Je la décréditerai encore en faisant voir que ceux qui ont acquis le plus de réputation par elle ont abusé de l'esprit du peuple d'une manière grossière... »

La vérité, c'est qu'à la base de sa conception de la politique, Montesquieu place une préoccupation morale, dont la violation, ou simplement l'absence, fait planer sur l'ensemble de l'édifice une menace de ruine : « un prince sans morale est toujours un monstre »; celui que des générations vénéreront comme le prince des législateurs refuse d'abord de faire de la loi une fin en soi : « une chose n'est pas juste parce qu'elle est loi; mais elle doit être loi parce qu'elle est

juste »; il affiche, au contraire, l'antériorité nécessaire du Droit naturel : « dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent et défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé le cercle, tous les rayons n'étaient pas ».

La fidélité à la parole donnée, que les Romains considéreraient comme une exigence morale élémentaire et qu'ils savaient respecter au prix même de leur liberté, connaît un fâcheux déclin, la politique s'en trouve non seulement pervertie dans son fondement, mais diminuée dans ses effets : « la mauvaise foi s'est tellement renforcée dans la politique qu'on ne peut pas dire que tous les traités que l'on fait continuellement aujourd'hui signifient la moindre chose ».

Que le mensonge puisse enfin se mettre au service de la politique paraît à Montesquieu la plus odieuse profanation; elle lui arrache quelques-uns de ses cris les plus émouvants, celui, notamment, qui stigmatise les pratiques de l'Inquisition : « le Grand Inquisiteur Turrecremata ayant offert une amnistie générale, plus de 17.000 personnes vinrent volontairement avouer leurs crimes, dans l'espérance de l'absolution; mais on les trompa; plus de 2.000 furent brûlées et les autres se sauvèrent en divers royaumes. On ne peut lire ces mots «mais on les trompa » sans sentir dans son cœur de la tristesse », constate Montesquieu, dont la conclusion, d'ailleurs prend une portée beaucoup plus générale : « si la politique a été le motif, la religion a été le prétexte; quel abus de faire servir Dieu à ses passions et à ses crimes ! Y a-t-il de plus mortelle injure que celle que l'on fait sous prétexte d'honorer ? ».

Modéré par vocation, toujours éloigné des solutions extrêmes, préférant la médiocrité à l'héroïsme, libéral et tolérant : tel est, sommairement brossé dans sa structure essentielle. le personnage moral de l'auteur du maître-livre auquel il faut enfin venir.

* * *

L'architecture d'une société idéale comporte toujours, agora ou forum, une portion de territoire réservée aux jeux de la Politique : là s'affrontent polémistes et tribuns, dont les harangues ou les cris soulèvent, émeuvent ou corrompent les foules; par son tumulte et son effervescence, ce champ clos vise à fournir son cœur à la Cité; mais les faciles triomphes qui s'y moissonnent sont de ceux qui, très vite, se fanent. La littérature politique au contraire, offre de plus durables gloires; mais elle exige d'autres qualités; au cours des siècles, ce genre difficile n'a consacré que de rares renommées : Platon et Aristote, Cicéron, Bossuet, à un degré moindre Jean Bodin; et, soudain, coup sur coup, le XVIII[e] diècle français produit deux génies, Montesquieu et Rousseau, *l'Esprit des lois* et le *Contrat social.*

Pourtant ce n'est point sans remous que s'affirme le succès de l'ouvrage de Montesquieu. Homme libre, celui-ci est avide, certes, de la contradiction : « ce n'est qu'avec la raison des autres qu'on devient soi-même raisonnable; de grâce, écrit-il en février 1749 au Président Hénault, de grâce, par bonté, par amitié, envoyez-moi vos remarques sur *l'Esprit des Lois:* écrivez, faites écrire objections, critiques; envoyez-moi tout cela... » las ! las ! le malheureux auteur sera comblé, et au delà de son désir : les jaloux et les obscurs, bien vite, l'attaquent; libelles et pamphlets, autour de son œuvre, se multiplient; Ce *Journal de Trévoux* et *les Nouvelles ecclésiastiques* le prennent à parti; Voltaire même, peut-être par rivalité, le brocarde et, qui pis est, le livre, suspect de quelque hérésie, est dénoncé à la Sacrée Congrégation de l'Index; pour se défendre l'écrivain doit faire intervenir tous ses amis; l'ambassadeur lui-même. le duc de Nivernais, sollicite en Cour de Rome et, pour en finir, Montesquieu accepte « aveuglément » les objections que lui oppose Monseigneur Bottari. Difficile début d'un ouvrage que la France, l'Angleterre, l'Amérique allaient bientôt reconnaître comme le catéchisme moderne de la liberté; la diffusion, en tout cas, va vite et loin : au mois de janvier 1750, 22 éditions couvrent déjà quatre pays...

Ce n'est pas un commode problème que d'exactement définir la date et le lieu de naissance de cette liberté qui, aujourd'hui encore, donne à nos sociétés occidentales, malgré leurs larges différences, comme un air de famille. Beaucoup pourtant s'accordent à penser qu'elle a trouvé, sur le sol d'Angleterre, son berceau favori; mais elle y restait confinée, traduite dans une Constitution qu'on pouvait regarder comme un produit purement national. Le premier mérite de Montesquieu fut, sinon de la découvrir, du moins de la révéler et d'assurer son rayonnement : « il y a aussi une nation dans le monde qui a pour objet direct de sa Constitution la liberté politique; nous allons examiner les principes sur lesquels elle se fonde; s'ils sont bons, la liberté y paraîtra, comme dans un miroir; pour découvrir la liberté politique dans la Constitution, il ne faut pas tant de peine; si on peut la voir où elle est, si on l'a trouvée, pourquoi la chercher ? »

Il est de multiples moyens d'assurer les libertés et l'absolutisme d'ancien régime lui-même connaissait et garantissait des libertés, municipales ou individuelles; mais il n'y avait alors, au

sommet du droit public, qui se séparait mal de la personne du souverain, que ce groupe mal défini et assez obscur des « lois fondamentales du royaume »; Montesquieu a marqué le progrès résultant d'une Constitution qui donnerait à la société son cadre, ses freins et ses limites. L'idée a fait fortune : elle demeure à la base de nos conceptions modernes. Peut-être même, comme il arrive, a-t-on abusé d'elle après l'avoir trop longtemps dédaignée; n'en est-on pas venu à croire que la Constitution substitue la Liberté et qu'il suffit d'en avoir écrit, noir sur blanc, une version nouvelle, pour avoir exactement rempli tous les devoirs civiques ? d'où cette passion que les Français, toujours avides de progrès, apportèrent, dans la première moitié du XIX[e] siècle, à dévorer des Constitutions, passion un moment apaisée mais qui a connu récemment un prometteur regain...

* * *

Dans les bagages de cette Constitution d'Angleterre mise à la mode par Montesquieu se trouvaient les principes du régime parlementaire; Montesquieu en dégage deux, essentiels, et qui constituent, pour les mœurs françaises de l'époque de considérables innovations : c'est, d'une part, la mise en lumière du rôle si important joué, dans le système anglais, par deux grands partis opposés; c'est, d'autre part, la nécessité pour le roi de choisir ses ministres dans le parti dominant.

Mais le véritable titre de gloire de Montesquieu est d'avoir donné à la théorie de la séparation des pouvoirs cette formule simple et nouvelle, bientôt classique, adoptée par la France et l'Amérique, cadre commun à toute une certaine forme de Démocratie.

La séparation naquit aussi en Angleterre et peut-être comme nécessité pratique avant que d'être conçue comme vue théorique. C'est Cromwell qui l'imagine, pour affirmer son protectorat en réaction contre l'omnipotence affichée par le Long Parlement; et Locke se préoccupe d'en systématiser la pratique dans son *Essay on civil government.* Il faut pourtant le génie de Montesquieu pour donner à cette théorie sa forme définitive, pour l'éclairer, surtout, par ce fameux théorème qu'on rencontre désormais au seuil même de la science politique : « la liberté politique ne se trouve que dans les gouvernements modérés. Mais elle n'est pas toujours dans les gouvernements modérés. Elle n'y est que lorsqu'on n'abuse pas du pouvoir; mais c'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser : il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites. Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. »

Tel est donc le premier principe : l'ordre par et dans la loi. Et Montesquieu, dans une page fameuse, lance l'anathème contre ces malheureuses sociétés dans lesquelles la confusion des pouvoirs engendre un désordre, qui conduit sûrement le régime à sa perte : « lorsque, dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même Sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement. Il n'y a point encore de liberté, si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice...; tout serait perdu si le même homme, ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçait les trois pouvoirs, celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les différends des particuliers. »

Par Montesquieu, un article essentiel venait ainsi d'être inscrit dans ce *Credo* de la philosophie politique du XVIII[e] siècle, où nos sociétés modernes trouvent encore leur plus valable expression. Des générations l'ont appris et récité et, traduit dans les faits, le vieux dogme a abrité sous son aile ces Gouvernements tempérés dont le XIX[e] siècle a produit d'excellents exemplaires : Monarchie constitutionnelle comme en Angleterre ou République parlementaire comme en France, leur trait commun était cet équilibre et cette modération, que la séparation des pouvoirs porte toujours en ses flancs. En ce régime fleurissent la liberté, la tolérance, la sécurité de chacun.

Que Montesquieu, ennemi naturel de l'arbitraire, adversaire résolu de toute omnipotence, ait toujours été tenu pour suspect par les régimes de force, cela va de soi; mais il arrive aussi, on l'a vu en ces dernières années, que sa mise en quarantaine ne cesse pas avec le retour des régimes de liberté : « si l'on est obligé de sortir de la loi, il faut, du moins, y rentrer le plus tôt qu'il est possible; les magistratures d'exception ne sont qu'un remède extrême dans les maux extrêmes ».

Et pourtant, voici peu de mois, l'expérience révéla qu'il était nécessaire, pour apporter au fonctionnement de nos institutions un ordre indispensable, de procéder à une nouvelle répartition des compétences entre les trois pouvoirs, d'augmenter notamment la part du « réglementaire » que Montesquieu nommait « exécutif ». Ainsi, en son deuxième centenaire, *l'Esprit des Lois* nous aide-t-il encore à mettre de l'ordre dans nos lois...

*
* *

Inspirateur de nos Constitutions, il restait à Montesquieu de patronner un système de garantie contre les abus de la répression, celui-là même que devait solennellement affirmer *la Déclaration des Droits.*

Montesquieu, magistrat, a toujours fait passer l'humanité avant la sévérité : lorsque Chaubinet est condamné pour meurtre, il se réjouit de pouvoir obtenir en sa faveur un adoucissement de peine et, en 1754, il intervient pour tirer La Baumelle de la Bastille. Montesquieu, par tempérament autant que par conviction, a le respect des Droits de l'Homme; le livre XII de son ouvrage souligne à cet égard l'importance essentielle que revêtent, dans les pays épris de liberté, les garanties des procédures criminelles : « la liberté politique consiste dans la sûreté ou dans l'opinion que l'on a de sa sûreté; cette sûreté n'est jamais plus attaquée que dans les accusations publiques ou privées; c'est donc de la bonté des lois criminelles que dépend principalement la liberté du citoyen... la connaissance que l'on a acquise dans quelque pays et que l'on puisse tenir dans les jugements des procès criminels intéresse le genre humain plus qu'aucune chose qu'il y eût au monde...; dans un Etat qui aurait là-dessus les meilleures lois possibles, un homme à qui on ferait son procès, et qui devrait être pendu le lendemain, serait plus libre qu'un pacha ne l'est en Turquie... » Faire un procès... ? Montesquieu l'entendait comme de ceux qui s'étaient instruits et plaidés devant lui au Parlement de Bordeaux, accusateur et accusé pouvant librement soutenir leur point de vue devant des juges impartiaux et sereins; « faire un procès » : n'est-ce pas, en telle nation ou en telle période, devenu synonyme de donner une apparence de légalité à une décision qui a pris naissance en dehors du prétoire et qui est simplement prononcée par un juge dépendant ou passionné ? de cette déchéance, assurément, Montesquieu aurait intensément souffert...

*
* *

L'œuvre de Montesquieu n'a pas fini, après deux siècles, d'épuiser ses leçons; en ses pages frémissantes de liberté, chargées de tolérance et d'humanité, les gouvernants et les législateurs ont encore à découvrir quelques-uns des secrets de leur art difficile.

Mais l'enseignement de *l'Esprit des Lois* ne doit pas, à coup sûr, leur être jeté à la tête comme un défi, ou comme un reproche : il s'adresse aussi aux gouvernés et aux citoyens, qui doivent en leur conduite respecter cette « *vertu* » qui est le ressort fondamental de l'Etat populaire. Et ils peuvent, à cet égard, prendre modèle sur Montesquieu.

Montesquieu qui ne fut pas seulement, par son œuvre, le créateur génial de la science politique moderne, mais encore dans sa vie le modèle du parfait citoyen :

« Je suis un bon citoyen; mais, dans quelque pays que je fusse né, je l'aurais été tout de même; je suis bon citoyen, parce que j'ai toujours été content de l'état où je suis, que j'ai toujours approuvé ma fortune et que je n'ai jamais rougi d'elle ni envié celle des autres; je suis un bon citoyen, parce que j'aime le gouvernement où je suis né, sans le craindre, et que je n'en attends d'autres faveurs que ce bien infini que je partage avec tous mes compatriotes et je rends grâce au ciel de ce qu'ayant mis en moi de la médiocrité en tout, il a bien voulu en mettre un peu moins dans mon âme. »

André Sauvageot.

# Le roman français à la fin du XIXe siècle et les influences étrangères

Périodiquement. conférenciers et journalistes, se tordant les mains, déplorent la crise du roman : la vie n'est sans doute qu'une succession de crises. Mais la plus grave que le roman français ait connue suivit de peu les beaux jours où il venait d'assurer son triomphe sur les autres genres. Vers le milieu du XIXe siècle, il s'était engagé hardiment dans une voie qui paraissait sûre : celle du réalisme et bientôt du naturalisme. Brusquement, il fallut déchanter, la voie était sans issue et il fallait en trouver une autre. A ce moment se décidait le sort du roman. Tel que nous le voyons aujourd'hui, tel il a été, pour l'essentiel, formé ou réformé à la fin du siècle passé, sous des influences étrangères : anglo-saxonnes, puis germaniques et slaves.

Mais, pour saisir plus nettement cette évolution, un bref regard en arrière ne sera pas superflu. Non point que cette mince étude ait des prétentions à l'érudition, mais il paraît utile de rappeler quelques faits généralement connus, et non moins généralement oubliés.

## L'INFLUENCE ANGLAISE

Jusque vers 1750, le théâtre est demeuré en France le genre majeur. Le roman, victorieusement concurrencé par la tragédie et surtout par la comédie de mœurs, n'arrivant pas à se dégager de la forme dramatique, passait pour un amusement indigne des gens d'esprit. Voltaire l'a brutalement affirmé.

C'est l'exemple anglais qui détermina chez nous l'essor du roman véritable et qui en fit un genre enfin autonome accepté par les arbitres du bon goût. La première traduction de Richardson en 1748 connut un tel succès que le bon abbé Prévost, renonçant à créer lui-même, se consacra désormais aux besognes du traducteur. Au roman-tragédie, au roman-comédie se substituaient le roman par lettres, ou le roman-confession, ou le roman-tranche-de-vie (déjà !). Après Richardson, ce fut Fielding, dont le *Tom Jones* fut traduit en 1750, puis Sterne, qui montra la voie à Diderot pour *le Neveu de Rameau* et *Jacques le Fataliste*. Restait encore à valider ces emprunts par un véritable coup d'éclat : c'est ce que fit, sans trop tarder, Jean-Jacques Rousseau, en 1760, avec *la Nouvelle Héloïse.*

De ce jour, le roman fut pris au sérieux en France. Marmontel, converti sur le tard aux conceptions les plus vertueuses, lui assignait solennellement une fonction sociale et moralisatrice. En quoi, sans doute, il s'avançait trop, car, d'une part, tous les romans de cette époque sont loin d'enseigner la morale, et, d'autre part, il n'est point certain qu'un bon roman doive tourner au prêche; il s'en faut. C'est avec les bons sentiments qu'on fait la mauvaise littérature. Telle est du moins la doctrine actuelle. Mais ici s'amorçait un malentendu que nous aurons l'occasion de préciser : celui-là même qui devait conduire réalistes et naturalistes à une impasse. Malgré leur enthousiasme et leur évidente bonne volonté, les Français n'ont que très tardivement compris le caractère essentiel du roman anglais. Ils ont persisté à croire que la double fin du genre était de monter une action cohérente, solide, logique, et d'inculquer une idée sociale ou morale.

On est en droit de se demander, il est vrai, si leur erreur n'a pas été entretenue par les romanciers anglais des deux générations suivantes, et chacune pour sa part : c'est-à-dire les spécialistes du « roman noir », dont Anne Radcliffe est la plus représentative, et ceux de l'âge romantique, en particulier Byron. Pour les premiers, en effet, l'intérêt d'intrigue prenait une grande importance, de même que pour les seconds l'exposé d'idées sociales généreuses et vagues. On peut même se demander si nos Français ne trouveraient pas une autre justification dans Walter Scott, qui a exercé une influence décisive non seulement sur nos premiers romantiques et leurs romans historiques, mais aussi sur Balzac, père du réalisme. Or il est évident que *Ivanhoë*, par exemple, offrait un modèle d'action savamment conduite et une thèse historique, pour ne pas dire raciale.

Cependant, dès la grande période romantique, certains de nos prosateurs se montraient plus attentifs aux échos venus d'Allemagne qu'à ceux d'Angleterre. *Werther*, on le sait de reste, avait ému tous les cœurs sensibles d'Europe, et, depuis 1774, sa faveur n'avait fait que grandir. Mais un autre courant s'établissait, à l'écart du grand public, et les effets devaient en être bientôt visibles. L'âme germanique, ou si l'on préfère, rhénane, a maintes fois inspiré Victor Hugo et Charles Nodier. Mais, en 1827, un tout jeune débutant, Gérard de Nerval, s'avisa de donner

de *Faust* une traduction si profondément fidèle que Gœthe en fut émerveillé. si bien à la portée des lecteurs français qu'ils en furent aussitôt engoués. Un peu plus tard, il mettait également en français les œuvres de son ami Henri Heine. A peu près en même temps, Champfleury révélait en France les *Contes d'Hoffmann*, dont Balzac, en particulier, très sensible au mystère, a subi le charme.

Curieuse rencontre : le récit fantastique allemand se trouva presque aussitôt concurrencé par le fantastique anglo-saxon d'Edgar Poe, qui finit par l'emporter. Nous devrions nous arrêter longuement pour dénombrer tous les conteurs ou romanciers français dont la dette est manifeste envers Edgar Poe. Il y aurait lieu de citer d'abord tous les prosateurs qui ont préparé ou suivi le mouvement symboliste : Villiers de l'Isle-Adam, Huysmans, Rachilde, Jean Lorrain, Henri de Régnier et spécialement le plus pur représentant du symbolisme en prose : Marcel Schwob. Mais on ne peut négliger tous les spécialistes du roman policier, Gaboriau en tête, et du roman scientifique, comme Jules Verne et J.-H. Rosny Aîné. Par un contraste dont il serait naïf de s'étonner, les naturalistes, quelles que fussent leurs prétentions scientifiques, n'ont prêté qu'une attention distraite à l'œuvre de Poe. Ni Zola, ni son école n'en furent vraiment touchés. Même chez Maupassant, l'horreur a d'autres sources et rend un autre son. C'est à peine si un Epigone du naturalisme, Octave Mirbeau, rappelle dans son *Jardin des Supplices* un certain aspect des *Contes Fantastiques*.

C'est plutôt en Angleterre même que Flaubert, à sa suite les Goncourt, Zola et les fidèles de son équipe auraient trouvé des modèles, s'ils s'en étaient cherchés. Il est évident qu'ils n'en cherchaient point. Mais nous n'oublions pas que M. Taine, le grand patron, le guide, a longuement étudié la littérature anglaise, et même l'idéalisme anglais; c'était, à vrai dire, un peu tard déjà, de 1864 à 1869. Mais il n'est pas indifférent de noter que *David Copperfield* parut en France en 1850. *Adam Bede* en 1859. Un critique britannique affirme que : « si Richardson n'avait pas composé *Clarisse Harlowe*, Flaubert n'aurait pas écrit *Madame Bovary* » — affirmation qui n'a pas été sans soulever de courtoises protestations. On reconnaît plus volontiers une parenté manifeste entre Alphonse Daudet et Dickens. Mais admettons que de tels rapprochements soient forcés et spécieux, reconnaissons qu'il n'y a guère de commune mesure entre Dickens et George Eliot d'un côté, les Goncourt et Zola de l'autre. Il n'en est pas moins fatal qu'entre les œuvres romanesques françaises et anglaises, de 1850 à 1880, se soient produites de ces infiltrations sourdes d'un même courant, qui est celui d'une époque. Cela est sans conséquence, et l'important n'est point là. Il est dans ce fait : nous nous trouvons en présence de deux groupes d'auteurs également placés sous le signe du réalisme (le naturalisme lui, étant toujours assimilé par les contemporains). Or, le mot même de réalisme n'a visiblement pas la même signification pour les uns et pour les autres. Zola n'est-il pas dominé par sa passion pour certains problèmes plus que par l'être même de ses héros ? Ne se laisse-t-il pas emporter par une folle griserie scientifique à un lyrisme renouvelé du *De Natura Rerum ?* Cela est parfaitement étranger, devait être parfaitement incompréhensible à ses confrères anglais. Mais disons mieux : nulle part Zola ne nous invite à nous glisser sous la peau d'un Rougon-Macquart, et c'est cela, le réalisme anglais; pour lui, l'intérêt réside ailleurs que pour Zola. « Avoir lu Dickens, écrivait Edmond Jaloux en 1922, c'est avoir vécu une autre vie que la sienne. J'ai lu Stendhal, J.-P. Richter, Dostoïewsky, d'Annunzio : ce sont des actions de l'esprit. Cela n'a rien à voir avec le fait bizarre que j'ai habité avec Florence Dombey la maison du Petit Aspirant de Marine, que j'ai serré les mains froides et gluantes de Uriah Heep... » C'est que chez les réalistes britanniques, on joue le jeu totalement, on est concret jusqu'à la maladie, on dit *tout*, on ne choisit pas: on arrive ainsi à accumuler une telle somme de détails précis de tout ordre, une telle « épaisseur » de réel que le lecteur s'y trouve englouti, n'a plus le moyen, ni l'envie de s'en déprendre, pour s'évader vers les idées générales. Et cependant on sent bien que ces peintures, sans hostilité ni aigreur, d'une société sont baignées d'une certaine atmosphère morale qui s'impose sans être précisée, celle d'un peuple nourri de la *Bible*. Cela même chez George Eliot, qui par conviction raisonnée tendrait à s'en défaire. On soutiendrait aussi, non sans raison, que l'œuvre de Zola, quoi qu'il en ait, baigne dans une atmosphère chrétienne, et même catholique; mais c'est à Darwin et à Claude Bernard qu'il pense, et il le dit. Et qui ne voit combien l'imprégnation était plus forte, et l'est encore, en Grande-Bretagne. Or, cela entraîne d'importantes conséquences, aussi bien dans l'esprit général de l'œuvre, qui s'en trouve, au sens large du terme, plus religieux, qu'au point de vue des personnages, entraînés à regarder au profond d'eux-mêmes, lentement, scrupuleusement, tissant ainsi cette trame épaisse de vie intérieure toujours accrochée à l'épaisse trame du monde extérieur. Que n'enferment pas d'années, de péripéties et d'existences diverses les quelque 300 pages de *Nana*, du *Nabab* ou de *Bel-Ami*, tandis que James Joyce dans les 600 pages d'*Ulysses* fait tenir simplement une seule journée de la vie d'un seul homme.



Cet effort d'un réalisme qui n'était pas le nôtre pour procéder à une investigation minutieuse

de la réalité totale n'était nullement en désaccord avec le spiritualisme des préraphaélites, connu en France alors que le symbolisme y battait son plein. Mais une remarque s'impose ici : le symbolisme peut bien n'avoir été qu'une fermentation du marais artistique, et n'avoir jamais empêché le Français moyen de lire Anatole France et Paul Bourget, il peut aussi n'être guère représenté que par des poètes, il n'est pas moins vrai qu'il a marqué fortement notre prose et notre roman. D'ailleurs, c'est probablement le romancier américain Henry James, cordialement accueilli dans les cercles littéraires parisiens, qui fut l'agent le plus actif de l'initiation au goût préraphaélite. On voudra bien observer pareillement que la phalange symboliste comptait un nombre impressionnant de poètes anglo-saxons (Stuart Merrill, Viélé Griffin...) ou nourris de la pensée anglo-saxonne. Or, avec eux, la ligne de partage entre vers et prose s'efface progressivement; cela était sensible bien avant la constitution officielle de l'école en 1886, et Lautréamont et Rimbaud avaient montré qu'il est permis à la prose d'acquérir les libertés et les beautés du vers, et Baudelaire avait écrit ses poèmes en prose. Enfin Mallarmé ne prétendait limiter à aucun genre les étonnantes nouveautés qu'il introduisait dans la phrase française. Comme par hasard, ce professeur d'anglais bourrait d'anglicismes et notre vocabulaire et notre syntaxe même. Ces expériences d'alchimie verbale ne furent pas toutes perdues pour nos romanciers. Mais ils ne se hasardaient qu'avec la plus extrême prudence, quel que fût, en général, leur désir de rompre avec les formules du réalisme ou du naturalisme positiviste, alors que versificateurs, peintres, sculpteurs et musiciens se lançaient franchement dans la voie ouverte.

## L'INFLUENCE ALLEMANDE

L'impulsion décisive allait-elle venir du côté de la musique et des Allemands ? Wagner faisait figure de divinité nouvelle. Oublié l'affligeant souvenir de son premier contact avec Paris: maintenant l'enthousiasme était si vif qu'on éprouvait le besoin d'imprimer une *Revue Wagnérienne;* cela tournait à la religion, ou au snobisme. Le wagnérisme avait eu ses pionniers : Gérard de Nerval, Champfleury, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam. A leur tour, Zola et Huysmans avaient proclamé leur admiration, mais sans entrer dans la chapelle, ou, si l'on préfère, sans se laisser pénétrer par la foi. A partir de 1885, le mouvement s'étend avec la puissance impétueuse des ondes mêmes de la Tétralogie. Le wagnérisme éclate dans l'œuvre d'André Suarès, dont le *Tristan au grabat* demeurera comme une des plus belles pages. Il éclate bien mieux encore dans le premier roman d'Elémir Bourges, au titre significatif : *Le Crépuscule des Dieux* (1884). Chez Maurice Barrès, il est à peine moins affiché : le dernier chapitre de *Du Sang, de la Volupté, de la Mort* (1894) est un long commentaire lyrique de *Parsifal*, où s'esquisse un thème devenu par la suite typiquement barrésien : celui de la *Prairie*. Tout le livre *Amori et Dolori Sacrum* est éclairé d'une lumière wagnérienne, et cette lumière baigne aussi *la Colline inspirée*. Mais ce n'est pas seulement de lumière, c'est au moins autant de rythme wagnérien et d'orchestration qu'il faudrait parler pour maint et maint chapitre de Barrès. Du reste, les affinités ne se limitent pas à une facture artistique : qu'on veuille bien se rappeler que Wagner a exprimé avec force, et non seulement dans ses Opéras, des idées chères à Barrès : héroïque exaltation de la personnalité et des puissances de la Terre, que l'on suit dans toute l'œuvre, du *Jardin de Bérénice* au *Jardin sur l'Oronte*.

Lorsque le jeune Marcel Proust fit ses débuts dans les salons parisiens, le culte de Wagner y était si bien établi qu'il passa tout naturellement dans *les Plaisirs et les Jours* et dans *la Recherche du Temps perdu*. Chez lui, observe André Coeuroy, « l'élément wagnérien est devenu seconde nature ». La trompe d'une automobile évoque à son esprit *Tristan et Isolde*, le troisième acte, l'arrivée de la nef et le chant du jeune pâtre, à qui « Wagner... a confié l'expression de la plus prodigieuse attente de félicité qui ait jamais rempli l'âme humaine ». Et c'est toujours le cor de Tristan qui frappe au cœur Marcel lorsqu'il entend au téléphone l'appel d'Albertine.

On devine quelle ferveur animait les abonnés de la *Revue Wagnérienne*. Mais naturellement plus profonde encore était la ferveur de ses deux principaux animateurs : Théodor de Wyzewa et Edouard Dujardin. Aussi leurs personnalités méritent-elles une attention particulière. Le premier publia bien un roman de sentiment wagnérien, mais il fut surtout un éveilleur d'idées, et à ce titre il semble avoir contribué à l'extraordinaire trouvaille du second. En effet Ed. Dujardin fit paraître en 1887 un roman dont personne ne s'inquiéta : *les Lauriers sont coupés*. Personne, sauf un homme de Dublin qui, pendant la guerre de 1914-1918, se mit à écrire un roman d'une conception inouïe, où tout se passait dans l'âme d'un unique personnage. C'était James Joyce — et son *Ulysses* — qui venait d'inventer le principe du monologue intérieur, pièce essentielle de l'esthétique romanesque nouvelle. On lui fit fête, mais lui, honnêtement, révéla le véritable inventeur : Dujardin, méconnu, oublié comme il se doit. Valéry Larbaud s'empara de l'affaire.

et Dujardin consentit à faire des aveux publics en 1931. Il s'agit, déclara-t-il alors d'une « tranche de vie intérieure », d'un « discours sans auditeur, et non prononcé, par lequel un personnage exprime sa pensée la plus intime, la plus proche de l'inconscient, antérieurement à toute organisation logique, c'est-à-dire à son état naissant ». Les romanciers lisent peu (Barrès s'en flattait), et c'est pourquoi sans doute, en 1887, aucun n'avait pipé. Mais cette histoire classique de l'inventeur malheureux prouve néanmoins une chose : c'est qu'un travail obscur s'accomplissait, qui devait inéluctablement se manifester au jour.

Au risque de brouiller légèrement la chronologie, ayant cité l'influence de Wagner, nous ne pouvons pas remettre d'étudier celle de Nietzsche : les deux noms sont trop étroitement liés. Traduit pour la première fois en France en 1891, atteignant le public dans les deux ou trois dernières années du siècle, Nietzsche allait, sans le voir, réaliser une de ses ambitions : être lu en France. Rien ne s'opposait, notamment à cette heure, à ce qu'il y fût compris. En effet sa pensée rejoignait sur plus d'un point celle d'un Barrès, qui ne faisait point de difficulté pour l'accorder avec son wagnérisme, alors que lui-même venait de lui déclarer la guerre. On a peut-être eu tort de croire à une entente sérieuse entre la critique nietzschéenne et la tradition sceptique française, de Montaigne à Renan et Anatole France. En tout cas, il est indubitable que l'action de Nietzsche renforçait le goût naissant de la force, de l'héroïsme, tel qu'il se voit chez un Paul Adam; qu'elle soutenait la croyance à une inégalité naturelle des individus et un certain catholicisme dans lequel la discipline et l'ordre romains l'emportaient sur la pitié évangélique pour les faibles. Au regard des uns, la Volonté de Puissance et l'appel au Surhumain comportaient un enseignement d'énergie individuelle, une leçon de « surpassement de soi-même ». Les plus hardis en ont tiré un immoralisme anarchiste qui s'épanouira dans le personnage gidien de Lafcadio (*les Caves du Vatican*). D'autres, comme les disciples de Charles Maurras, appliqueront ces mêmes idées au projet d'une rénovation sociale hostile à l'humanitarisme issu de 1848. Enfin quelques-uns ont pris appui sur elles pour proposer un idéal précisément contraire à toute violence, un idéal d'héroïsme dans la pensée : on voit qu'il s'agit ici de Romain Rolland. Ainsi dérivé en des sens aussi nettement divergents, le nietzschéisme a si bien pénétré le roman français qu'on en peut aisément discerner les traces en ce moment encore, et avec des nuances toujours, soit chez Henri de Montherlant, soit chez André Malraux, soit chez Saint-Exupéry.

Si surprenant que cela paraisse à première vue, Nietzsche se trouvait pousser dans le même sens que la philosophie de Bergson, et dans les mêmes années. (L'*Essai sur les Données immédiates de la conscience* est de 1889.) D'un côté comme de l'autre, ce qu'on entendait, c'était une glorification des puissances instinctives, du jaillissement spontané, irrationnel, des forces de vie. Mais une autre poussée concordante, et plus puissante, précipitait le mouvement.

## L'INFLUENCE RUSSE

Cette autre poussée est celle du roman russe, phénomène capital dans les dix dernières années du XIXe siècle. En 1886 Melchior de Vogüé, dans un livre qui fait époque, interprétait à l'intention des lecteurs français les romans russes dont les traductions commençaient à paraître depuis un an environ. Il faisait, à cette occasion, la critique la plus pertinente des erreurs réalistes, leçon d'autant plus efficace qu'elle ne s'accompagnait d'aucune des injustices et des violences qui signalèrent, quelques mois plus tard, le *Manifeste des Cinq* contre *la Terre* de Zola. Autre mérite : M. de Vogüé frappait juste, alors que les jeunes énervés du *Manifeste*, et pareillement des critiques dont on eût pu attendre plus de perspicacité, se contentaient de vagues accusations étrangères au fond du problème. La moralité des ouvrages de Zola, « Michel-Ange de la crotte », ne constituait pas un réel danger; on vendait alors à Paris, comme à tant d'autres moments, des livres bien plus licencieux, parfois hypocritement masqués sous des dehors vertueux.

Des œuvres comme *Anna Karénine, la Guerre et la Paix,* apportaient à nouveau l'exemple de cette « épaisseur » dans le réalisme, de cette « densité » du récit à quoi l'on n'avait pas voulu se résoudre encore. Ici, pas d'action, ni de composition apparente; l'esprit n'était ni brillant, ni rapide; il semblait réfléchi, mais paresseux; l'intérêt devait se payer au prix d'une longue patience. Et, devant le génie manifeste, l'évidence apparut : c'était cela qu'il convenait désormais de substituer au récit ancien, unilinéaire. L'essentiel était là; non pas tant dans un plaidoyer en faveur d'une religion sans culte, dont l'idée ne nous faisait certes pas défaut depuis *le Vicaire savoyard;* ni dans le recours volontaire aux vertus du peuple, que bien avant avait prôné Michelet, avec un succès qu'attestent, entre autres, Barrès et Péguy. Un autre aspect de la pensée de Tolstoï devrait, par contre, fixer notre attention, c'est ce que l'on a appelé son nihilisme, car il a pour support une notion particulière de l'individu : « instrument dont une volonté supérieure se sert pour réaliser ses desseins, qui n'ont rien à voir avec le bonheur individuel de l'homme ».

Car c'est là une donnée nouvelle pour le romancier. Mais dans ce domaine il semble que l'influence de Dostoïewsky s'est montrée plus forte que celle de Tolstoï.

Ce « vrai Scythe », en effet, fut pour nos auteurs le vrai révolutionnaire. Nietzsche, au printemps de 1887, découvrant à Nice ses premières traductions, s'enflammait et se sentait lié à lui par des « affinités électives ». André Gide a eu raison apparemment d'écrire : « Nul plus que Dostoïewsky n'a aidé Nietzsche. » Il faut entendre que cette aide est survenue à temps pour déterminer Nietzsche à une conversion déjà pressentie. Mais il l'a également aidé dans sa tâche involontaire de réformation de l'esprit français. Or, la vision du monde et la forme d'art que révélaient *l'Esprit Souterrain, Humiliés* et *Offensés,* ne concordaient pas exactement avec la pensée de Tolstoï. Origines, modes d'existence et tour d'esprit les séparaient. Maxime Gorki a porté témoignage de l'hostilité de Tolstoï pour Dostoïewsky. Qu'apportait donc en propre Dostoïewsky ? André Gide le félicite d'avoir recommandé « une existence pathétique », d'avoir mis à nu les impulsions les plus obscures du subsconscient, de les avoir justifiées moralement et de n'avoir pas reculé devant la peinture des « possédés ». Est-ce tout ? Non pas, le principal manque encore, et c'est : « l'incertitude dans le domaine de la conscience ».

Observons quelques figures typiques du monde imaginé par Dostoïewsky. Pour eux : « deux fois deux font quatre est une bien jolie chose, mais, au fond, deux fois deux font cinq n'est pas mal non plus. » N'est-ce pas en terre slave qu'est née la géométrie à cinq dimensions ? Incertitude ? Stavroguine constate qu'il a plaisir à faire du bien, mais parfois aussi à faire le mal. Et ceci : « Si Stavroguine croit, il ne croit pas qu'il croie, s'il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croie pas. » (*Les Possédés.*) Le valet Smerdiakov, fils bâtard du père Karamazov, est capable, à son réveil, « d'aller à Jérusalem faire son salut, à moins qu'il ne mette le feu à son village natal » — ou de réaliser les deux, coup sur coup. Incertitude est donc le mot juste. Il s'en faut du tout que ces êtres-là cherchent à s'analyser selon la méthode française traditionnelle: en eux, aucune curiosité pour les « idées ». Leur effort tend à retrouver au fond d'eux-mêmes la simplicité profonde, leur Moi véritable, le Moi de l'instinct. Par là, ils sont religieux. Ils offrent. selon Georges Sorel (notre Maître Monsieur Sorel, disait Péguy) : « ce qu'il y a de meilleur dans la conscience moderne : le tourment de l'infini ». Mais les voies par lesquelles ils s'avancent dans cette quête passionnée ne sont nullement celles par où passait l'arroi solennel et digne, un peu pompier à vrai dire, des équipes symbolistes. Ils demeurent collés au réel. Aliocha « croyait aux miracles, mais, à mon sens, les miracles ne troubleront jamais le réaliste, car ce ne sont pas eûx qui l'inclinent à croire... Chez le réaliste, ce n'est pas la foi qui naît du miracle, c'est le miracle qui naît de la foi. » Leur croyance est sombre et résignée : « Le cœur humain, déclare Dimitri Karamazov, trouve la beauté jusque dans la honte, dans l'idéal de Sodome, celui de l'immense majorité. Connaissais-tu ce mystère ? C'est le duel du Diable et de Dieu, le cœur humain étant le champ de bataille. » N'importe : « On doit aimer la vie par-dessus tout... l'aimer avant de raisonner, sans logique; alors seulement on en comprendra le sens. »

Ne voit-on pas dans ces pages tout l'essentiel du roman contemporain ? Si l'on voulait dresser une liste des auteurs qui les ont manifestement méditées avant d'écrire, elle serait interminable. Citons du moins quelques grands qui ont avoué leur dette. En premier lieu. André Gide qui passe, il est bon de le rappeler, pour le « contemporain capital ». Charles-Louis Philippe, qui déclare : « Pour trouver des maîtres, il faut aller chercher des Russes, comme Dostoïewsky. » Enfin, François Mauriac, qui a rêvé d'un « accord entre l'ordre français et la complexité russe ».

* * *

Rarement on a pu discerner avec une telle netteté les plans de la destinée : à l'heure exacte où le roman français, instruit déjà par l'exemple anglo-saxon, se débattait dans un conflit apparemment insoluble, celui du naturalisme et du symbolisme, trois secours conjugués lui étaient adressés : le bergsonisme, le nietzschéisme et les Russes. Une impulsion nouvelle était donnée, un influx si vigoureux qu'on se prend à douter qu'il subsiste un authentique roman français. C'est la crainte qu'exprimait en 1919 Paul Valéry parlant de « la crise de l'esprit ». Mais n'en a-t-il pas toujours été de même ? Les plus grandes écoles artistiques n'ont-elles pas sans cesse emprunté aux voisins ? Faut-il rappeler le curieux circuit de cette découverte française : le monologue intérieur ? On en pourrait ajouter d'autres, qui sortent du cadre ici tracé, comme l'unanimisme. En tout cas, il n'est guère douteux que, considérée de l'étranger, notre production romanesque ne manque ni de vie, ni d'originalité.

Pierre CURNIER.

# Rome, la Grèce et l'Orient

## d'après FRANZ CUMONT

L'œuvre de Franz Cumont s'étend sur soixante années. En 1887, âgé de 19 ans, il publiait son premier travail sur Alexandre d'Abonotichos, ce singulier personnage que Lucien nous présente comme un charlatan et qui avait fondé à son profit une religion à mystères dans un coin perdu de l'Asie. (Voir maintenant sur lui la thèse secondaire de Marcel Caster, ouvrage qui reste redevable au premier travail de Franz Cumont.) En 1947, avant sa mort, Cumont avait

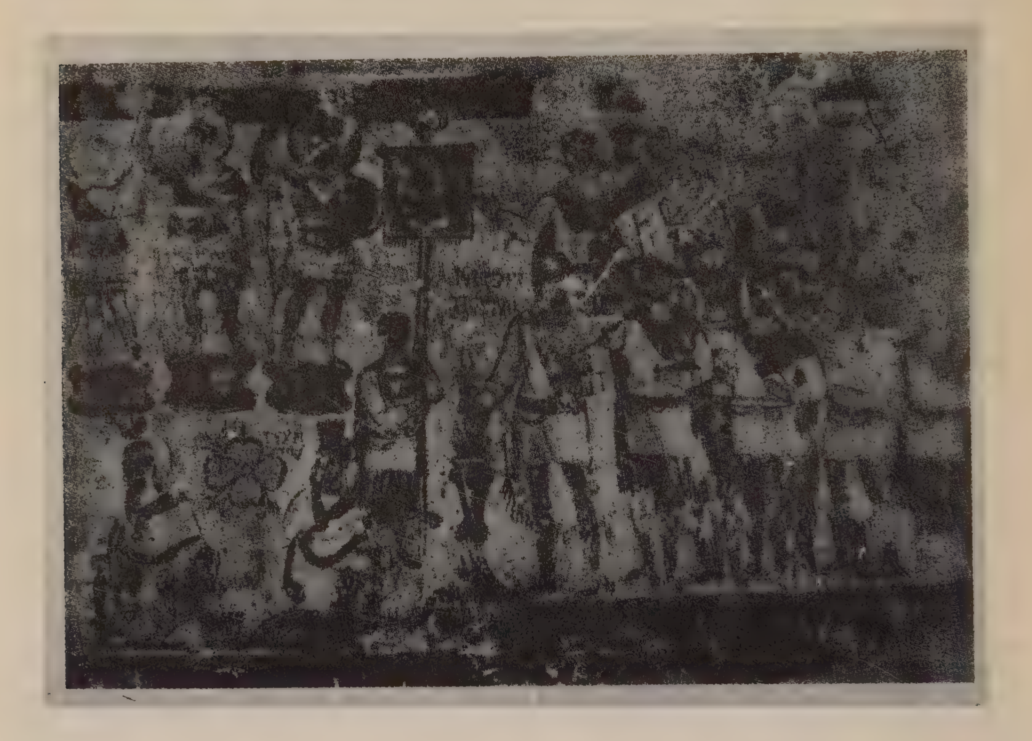

Fig. 1. — *Fresque du temple des Dieux palmyréniens à Doura-Europos (IIIe siècle ap. J.-C.).*

Le tribun romain Julius Terentius sacrifie aux Dieux de Palmyre. Au centre le *thymiatérion*, autel portatif sur lequel le tribun (à droite) brûle l'encens. A droite, soldats romains. A gauche, en haut, la Triade de Bêl ou Baalshamîn, substitut du Zeus grec, du dieu solaire Iarhibol et du dieu lunaire Aglibol. Un nimbe doré entoure leur tête. Au-dessous les deux Tychai de Palmyre et de Doura, avec la couronne de tours, ayant au-dessous d'elles des divinités fluviales, la source d'Ephka pour Palmyre, l'Euphrate pour Doura. On notera la pénétration réciproque de l'Orient et de Rome. Le tribun honore les Dieux de Palmyre, mais ces Dieux sont représentés en généraux ou plutôt en empereurs romains. Le *vexillum* (au centre) est probablement celui de la *Cohors XX Palmyrenorum*.

pu corriger les épreuves de son dernier grand ouvrage, dont la publication est imminente, *Lux perpetua*. Soixante années, où F. Cumont n'a cessé de travailler, d'abord professeur à l'Université de Gand et conservateur des Musées royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles, puis, après 1913, tout entier voué à son seul travail d'archéologue et d'historien. Se partageant entre Paris et Rome, où ce Belge fut à notre Ecole française une sorte de directeur spirituel sans le titre, à qui de nombreuses générations de Farnésiens eurent une dette incalculable. Soixante années,

où dans une foule de mémoires et dans nombre de livres essentiels, Franz Cumont n'a cessé de cultiver le domaine où son mémoire de début l'avait à jamais établi : celui de la religion antique de l'époque romaine, s'inspirant des leçons et exploitant l'héritage de l'Orient. A cette œuvre Cumont a fait concourir les dons les plus divers : ceux du philologue éditeur de textes (notamment, en collaboration avec son ami Joseph Bidez, professeur à l'Université de Gand), ceux de l'archéologue, qui aux temps héroïques, parcourut à cheval en 1900 et en 1907 le Pont et la Syrie, qui en 1922 et 1923 fut chargé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres des fouilles de Doura-Europos sur l'Euphrate inférieur en Mésopotamie, ceux de l'épigraphiste, ceux de l'historien aux vues amples et dominatrices, ceux de l'humaniste qui a aimé donner à ses meilleurs livres de synthèse l'apparence aisée de conférences écrites avec un art simple et parfait. La notoriété scientifique de Franz Cumont était universelle : il est un peu scandaleux et bien significatif de notre temps que, en France, ses livres ne soient pas familiers à tout homme qui se veut cultivé, et que la presse soi-disant littéraire fasse au premier rédacteur venu de romans la place qu'elle n'accorde pas à cette œuvre aussi belle de forme que de fond. Il appartient aux maîtres de notre enseignement de réagir avec énergie contre cette conception étroite d'une littérature qui se coupe des grandes sources de la science et de l'érudition.

## I. — MITHRA ET L'INFLUENCE DE L'IRAN

C'est par l'étude des mystères de Mithra que Franz Cumont se fit connaître. Ses *Textes et monuments figurés relatifs aux Mystères de Mithra*, malgré leur date (1894-1899), n'ont pas vieilli. C'est qu'ils font précéder la synthèse d'un recueil soigneux des documents où la place donnée aux reliefs et aux statues est caractéristique déjà de la méthode employée. De nombreuses découvertes ont depuis complété ce que nous savions; parmi les *mithraea* mis à jour d'un bout à l'autre de l'Empire les plus notables sont ceux de Capoue, de Diebold (Allemagne), de nouveaux sanctuaires à Ostie et à Rome. Chose singulière, le sol de l'Asie n'avait longtemps rien livré : c'est à Doura-Europos que la chance devait offrir à Cumont, outre le sanctuaire bien connu des Dieux palmyréniens avec ses fresques admirables (cf. fig. 1), un *mithraeum* décoré de peintures. De la Germanie à l'Euphrate, Mithra, dieu de la lumière, héros combattant les forces du mal, a accompagné les soldats romains.

Cumont trouvait les mystères de Mithra installés dans l'empire où leur diffusion est surtout grande à partir du IIe siècle de notre ère. Mithra y apparaissait comme assez différent de ce qu'il était révélé d'autre part par les sources orientales (l'*Avesta* notamment), là où s'était perpétuée, depuis les origines indo-iraniennes, dans le domaine parthe et perse, la tradition indigène du mazdéisme. Alors que le zoroastrisme authentique paraît élever la puissance du Bien, Ahoura Mazda au-dessus de toutes les autres puissances célestes ou infernales, il semble que la doctrine des mystères reposait sur un dualisme qui faisait du Bien et du Mal des dieux l'un et l'autre et les considérait comme des égaux. D'autre part Mithra, assimilé au Soleil, devenait dans le combat entre le Bien et le Mal celui qui menait à la bataille les bons génies et les âmes vertueuses. Au dualisme accentué, se liait le besoin plus ressenti de la lutte morale et d'une purification obtenue par l'ascétisme et par les rites. Dès son livre de 1894-1899, Cumont mettait en relief ce qui dans ces mystères relevait de l'astrologie : l'ascension de l'âme à travers les sphères planétaires notamment et émettait l'hypothèse que les mages perses, dans l'empire de Darius et de Xerxès, avaient subi l'influence de Babylone et de la Chaldée, patrie traditionnelle des observations et des spéculations astrales.

En 1938, en collaboration avec Joseph Bidez, il publiait *les Mages hellénisés : Zoroastre, Ostanès et Hystaspe d'après la tradition grecque*, où il recueillait tous les fragments des traités apocryphes de langue grecque, attribués à Zoroastre, à Ostanès son disciple et à Hystaspe, roi plus ou moins fabuleux qui l'avait soutenu. Cette littérature, si elle ne nous permet pas d'atteindre le mazdéisme authentique, nous renseigne par contre sur ceux qui, selon F. Cumont, s'en firent les propagateurs dans le monde classique, ces mages d'Asie mineure qu'il avait retrouvés aux origines des mystères de Mithra. Ce sont eux qui furent connus des philosophes grecs, notamment de l'Académie et du Peripatos. C'est eux peut-être qui exercèrent sur les cercles platoniciens cette influence que Joseph Bidez a illustrée dans son livre posthume *Eos, Platon et l'Orient* (1942). C'est eux aussi, par la place qu'ils faisaient aux démons et aux rites plus ou moins suspects qui s'adressaient à eux, qui donnèrent son nom à la *magie*. Mais le titre même adopté par Cumont et par Bidez pour leur recueil montre que l'influence s'est exercée dans les deux sens. C'est là une nouveauté importante que le progrès de sa recherche amena de plus en plus Cumont à reconnaître : le mysticisme qui se forma en Asie à l'époque hellénistique subit l'influence de la Grèce et de ses philosophes, notamment de Platon et des pythagoriciens. Ayant pour ma part.

dans les travaux que je soumettais à son jugement, toujours insisté sur cet aspect du problème, je ne pouvais que me réjouir de voir son admirable équité répudier une vue unilatérale des choses. Son ouvrage posthume nous apprendra dans quelle mesure il reste fidèle à la thèse des influences orientales qu'il avait mises en valeur sur Posidonius (dans son mémoire sur *la Théologie solaire dans le paganisme romain*) et sur Plotin (dans son mémoire sur *le Culte égyptien et le mysticisme de Plotin*). Dans son compte rendu de mes *Etudes sur le Songe de Scipion*, il m'avait sur le premier point fait d'importantes concessions.

## II. — LES MYSTÈRES OCCIDENTAUX DANS L'EMPIRE ROMAIN

L'étude des mystères de Mithra avait conduit Cumont à envisager dans son ensemble la propagation des mystères orientaux dans l'Empire, spécialement en Occident. C'est en effet de Rome qu'il envisagea toujours ce problème. Leurs origines, sans doute, remontent à l'époque hellénistique, et c'est là que de plus en plus la recherche devra transporter son centre. Mais leur action n'a pu devenir universelle que grâce à l'unification de l'Empire. Comment ils ont préparé

Fig. 2. — *Mithraeum découvert à la fin du siècle dernier, sous l'église titulaire de Saint-Clément, à Rome.*

Long de 10 mètres, large de 7, ce souterrain, dont la construction remonte au Iᵉʳ siècle de notre ère, fut aménagé au IIIᵉ siècle pour servir au culte du dieu d'origine perse Mithra. La disposition des lieux est rituelle, comme la voûte basse longitudinale; de chaque côté, une banquette inclinée, large de 2 mètres, où se couchaient les fidèles pour les festins liturgiques. Les mystères comportaient aussi une sorte de baptême et des épreuves effrayantes.

Sur l'autel central est représentée la fameuse scène du sacrifice du taureau par Mithra, coiffé du bonnet phrygien; la vie de la nature entière doit renaître de la bête égorgée. A droite, buste du Soleil Invincible, sous les traits d'Alexandre le Grand.

A 2 mètres de cette pièce, les chrétiens ouvrirent, à la même époque, une salle de culte rivale.

les âmes à accepter la révolution chrétienne, voilà ce que Cumont s'est avant tout demandé. Très réservé et prudent en ce qui concerne leurs rapports avec la formation et la propagation du christianisme, écartant volontairement de son champ de recherche ce qui touchait à ce dernier, comme le gnosticisme, par exemple, il inclinait plutôt à admettre une action parallèle. Réagissant contre certains préjugés sur l'action délétère de l'Orient, il montrait que le triomphe des mystères à Rome et en Occident venait de ce qu'ils avaient satisfait mieux que le paganisme desséché des dieux traditionnels ou que la mythologie brillante de la Grèce les besoins de la sensibilité, de la raison et de la conscience. Brisant les limites des cités, ils s'adressaient à l'individu qu'ils liaient d'un lien intime avec la divinité. Ils satisfaisaient sa soif de purification et surtout ils

lui donnaient pour l'au-delà des assurances consolantes : ils étaient des religions du salut. La Grand-Mère de l'Ida, venue de Pessinonte sous la forme d'une pierre noire à la fin de la seconde guerre punique (204), se vit installée officiellement sur la colline du Palatin. Elle y avait ses prêtres orientaux, les galles émasculés. Les divinités égyptiennes furent plus longues à s'établir: le Sénat, à plusieurs reprises, fit démolir les sanctuaires élevés et il fallut attendre jusqu'à Caligula pour qu'Isis et Sérapis eussent un temple au Champ de Mars. Sérapis a pris la place dans la religion hellénistique de l'antique Osiris, mais c'est surtout à Isis, protectrice des marins, qu'allait la piété comme on le voit dans les *Métamorphoses* d'Apulée. Quant aux autres divinités orientales, celles de la Syrie (la Dea Syria assimilée à Bellone, Adonis, Jupiter Dolichenus, ancien Baal de la ville de Doliché devenu cher aux légionnaires et conduit par eux sur toutes les frontières de l'empire), celles de l'Iran, Mithra (cf. fig. 2) restèrent plus strictement encore des cultes privés, malgré des tentatives isolées comme celles d'Héliogabale. A partir de la 4e édition, F. Cumont fut amené à leur joindre les mystères de Dionysos : à la fois parce que son étude, de plus en plus ouverte aux monuments figurés, ne pouvait méconnaître ce que l'art funéraire de Rome révélait de ceux-ci et parce qu'il estimait que c'était en Orient, en Asie mineure que Dionysos était surtout devenu un dieu de mystères, ce qui lui parut confirmer depuis la découverte capitale de l'inscription de Torre Nova, inscription qui nous faisait connaître au II siècle l'organisation d'une communauté cultuelle vouée à Dionysos, de langue grecque, bien que dirigée par une grande dame romaine, Pompeia Agrippinilla.

## III. — L'AU-DELA ET LE SYMBOLISME FUNÉRAIRE

Parmi les promesses que les mystères faisaient à leurs initiés, celles qui étaient relatives à l'au-delà étaient celles qui leur assurèrent le plus de crédit. Ainsi Cumont fut amené à revoir tout ce que Rome avait cru sur la vie d'outre-tombe : son livre *After Life in the Roman paganism* (1922) analysa les étapes successives : croyance à la survie dans la tombe, attestée surtout par les rites funéraires, croyance à un Enfer souterrain, due à l'influence de l'Etrurie et surtout des mythes grecs, développement du scepticisme par les philosophes, renouveau de foi par la croyance à une immortalité astrale, développée à la fois par les mystères et par certains philosophes. De plus en plus, sur ce dernier point, l'attention de F. Cumont fut attirée par les néopythagoriciens. Quand en 1917, à Rome, un effondrement de la voie ferrée amena la découverte fortuite de la basilique souterraine située près de la Porta Maggiore, c'est lui qui reconnut en elle un édifice cultuel, utilisé par une secte néopythagoricienne et émit l'hypothèse qui servit de base au livre classique de M. Carcopino. Avec ses trois nefs et son abside, cette « église païenne » n'instruisait pas seulement sur les origines d'un type d'édifice : sa décoration de stucs offrait aux regards un répertoire de représentations empruntées aux mythes païens. Mais ces mythes, pour être bien entendus, devaient être regardés avec l'œil d'un ancien, à qui le symbolisme de certaines sectes enseignait à leur donner un sens caché.

C'est par l'histoire de ce symbolisme que s'ouvre le dernier grand livre publié de Franz Cumont, ses *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942. On a trop souvent insisté sur l'action destructrice que la spéculation avait exercée sur la religion des anciens et par suite fait commencer trop tôt le moment où toute foi disparut dans les valeurs traditionnelles. Si depuis Xénophane et Platon la critique de certains philosophes s'indigna du caractère ridicule et scandaleux des mythes consacrés par la poésie et par l'art, le prestige même que ceux-ci gardaient au fond sur les cœurs et les imaginations fit admettre à d'autres penseurs qu'ils n'étaient que le voile de vérités métaphysiques ou morales. Notamment les stoïciens s'attachèrent à une exégèse physique qui retrouvait dans les figures traditionnelles les principes explicatifs de l'univers : Zeus par exemple, étant le feu divin, âme du monde, Héra l'air, etc. Les néopythagoriciens, préoccupés de leur foi à une immortalité céleste de l'âme, donnèrent surtout des mythes une interprétation morale et eschatologique : par exemple les aventures d'Ulysse sur la mer étaient en réalité celles de l'âme exilée de sa patrie céleste et y faisant retour à travers les épreuves et les travaux de la vie. Ce symbolisme, que nous sommes mieux préparés à comprendre depuis que les travaux de M. Mâle nous ont rendu familier celui des cathédrales et qui, même historiquement, n'en est que le premier aspect (par Philon d'Alexandrie et les Pères, on rejoint les philosophes anciens), parut donner la clé d'une grande partie de l'art funéraire romain et notamment de celui des sarcophages (fig. 3).

Les sarcophages avaient bien été déjà expliqués symboliquement jadis, notamment par le Suisse Bachofen dans des travaux qui ont été réédités naguère. Mais l'erreur avait été de vouloir découvrir ainsi le sens des mythes eux-mêmes et de partir à la recherche d'une espèce de révélation primitive qui aurait été aux origines du paganisme. Le progrès de l'histoire des religions

s'est fait au XIX[e] siècle contre ce symbolisme dont l'Allemand Creuzer reste pour nous le représentant le plus typique. Tout autre est le symbolisme mis en évidence par F. Cumont : il s'agit d'une interprétation tardive et en son fond arbitraire donnée par une spéculation purement abstraite, qui, dans les vieilles formes consacrées, versait un contenu entièrement nouveau.

Dès 1912 Cumont avait analysé ce qu'il a défini comme le mysticisme astral. C'est la croyance que la pensée humaine, par la connaissance des choses célestes, opère une purification de l'âme qui prépare son retour aux régions supérieures dont elle est issue : Voie lactée selon certains, selon d'autres le Soleil et la Lune, selon d'autres encore, ciel des fixes. Cette conception, qui donne à l'astronomie une sorte de valeur religieuse, paraissait alors à Cumont avoir été transmise à l'Occident classique surtout par Posidonius d'Apamée, Syrien d'origine, ami et maître de Cicéron. Les travaux postérieurs, notamment ceux de Werner Jaeger en Allemagne, d'Ettore Bignone en Italie, devaient établir que la théologie astrale avait surtout ses origines chez les élèves immédiats de Platon et parmi eux, notamment chez le premier Aristote, celui qui restait encore un disciple de l'Académie et qui n'avait pas encore entièrement adjuré la philosophie

Fig. 3. — *Sarcophage romain actuellement à la Glyptothèque Ny-Carlsberg (Copenhague).*

Au centre, Séléné descend de son char pour rejoindre Endymion endormi à gauche. Derrière Endymion, un personnage tenant un rameau : le Mont Latmos personnifié. Trois Eros entourent Séléné. Le bige de la déesse est conduit par une figure féminine ailée : Aura. A gauche, de nouveau Endymion, éveillé, parmi les brebis.

Le mythe d'Endymion avait été interprété comme signifiant la résidence des âmes dans la sphère de la lune. « Le sommeil qui avait saisi le berger du Latmos était une mort passagère qui permettait à l'âme de renaître à une vie nouvelle...; les blanches brebis que faisait paître Endymion... étaient, assure-t-on, les étoiles du ciel » (Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire...*, p. 249). Aura est la brise favorable, qui aide à l'ascension des âmes. Les éléments de ce symbolisme se trouvent notamment chez Servius dans son *Commentaire* de Virgile et Tertullien (d'après les Stoïciens).

des idées. Dans *Lux perpetua*, Cumont a été, nous le savons dès maintenant, amené à tenir grand compte de ces conquêtes de l'histoire des idées. Mais il reste persuadé des origines orientales de ces spéculations. Fidèle à la tradition antique, dont il a de plus en plus été amené à reconnaître la valeur, il estime que ce sont les pythagoriciens anciens, puis le cercle de Platon qui ont été entre l'Orient et l'Occident les premiers intermédiaires.

Il en a donné une preuve pittoresque. On ne sait pas toujours que le coq est en Europe d'introduction récente. Il est encore ignoré d'Homère, les critiques anciens l'avaient noté, et d'Hésiode dans *les Travaux et les Jours*. Introduit, semble-t-il, en Grèce dans la seconde moitié du VI[e] siècle, il y fut appelé l'oiseau perse en raison du pays d'où il fut amené. Or on connaît chez les anciens pythagoriciens l'interdiction de sacrifier le coq blanc, parce qu'il était « consacré à Men » (le dieu de la Lune en Asie Mineure). Cette interdiction n'a pu leur venir que de la religion d'Asie Mineure et doit par les Mages ou Maguséens être d'origine mazdéenne.



Pierre BOYANCÉ.

# Homère

## I. — LES LOINTAINS MYTHIQUES ET L'ARRANGEMENT POÉTIQUE

Personne ne songe sérieusement aujourd'hui à prétendre qu'un poète nommé Homère ait totalement créé l'*Iliade* et l'*Odyssée,* inventant les épisodes et les personnages, sans recours à aucune tradition antérieure : ce qui serait l'unitarisme absolu. Sans parler de monuments préhelléniques, depuis longtemps ruinés et recouverts lorsque survint la guerre de Troie, comme cette place de danse construite à Cnossos pour Ariane, et que la description du bouclier d'Achille n'eût point connue si exactement sans une transmission littéraire, la forme même de l'épopée, le rythme de ses vers si souvent contraire aux exigences prosodiques des mots grecs, impliquent que les Démodocos et les Phémios, qui chantaient dans les banquets les exploits et les retours des héros achéens, eurent des prédécesseurs, qui créèrent pour eux des thèmes, voire des formules, et dont les premiers peut-être ne parlaient pas grec, mais dont les plus nombreux vécurent au temps de la plus grande gloire de l'empire d'Atrée et d'Agamemnon, s'exprimant en ce dialecte dont l'arcado-cypriote est à l'époque classique la survivance, et qui a laissé jusque dans le texte homérique plusieurs traces significatives. Les héros de l'*Iliade* ou connus de l'*Iliade* se rangent assez nettement en deux générations, la plus récente où les noms sont grecs, la plus ancienne où ils ne se rattachent à aucune racine grecque connue : comment nier une fusion d'éléments hétérogènes, d'âge très différent, quand, par ailleurs, dans les institutions, dans le costume, dans l'armement, les incompatibilités chronologiques se décèlent de façon si éclatante ? On ne tente guère de contester que les aventures marines d'Ulysse et sa vengeance sur les Prétendants aient d'abord été chantées séparément. Disons plus. L'épreuve de l'arc instituée pour la possession de Pénélope, et la mise à mort des vaincus, ressemblent trop à d'autres concours d'adresse et de force, tout aussi funestes à ceux qui échouaient, pour qu'on n'évoque pas à leur propos la légende d'Hippodamie, et la mort de tous ceux qui prétendirent à sa main avant Pélops, affrontant contre Œnomaos la terrible course en chars, d'Olympie à Corinthe. Pénélope, la déesse mantinéenne dont Pausanias mentionne le tumulus, et qu'entourent, dans notre *Odyssée,* entre autres servantes, une Autonoé, une Eurynomé, elles aussi déesses primitives au Péloponèse, fut conquise par Ulysse, l'ancien dieu de Phénéos d'Arcadie, en un concours de tir à l'arc, avec mise à mort des rivaux moins adroits, bien avant même qu'il ne fût question d'une participation du roi d'Ithaque à l'expédition contre la cité de Priam, bien avant que la légende d'Ulysse ne fût intégrée dans l'épopée troyenne.

L'erreur est d'alléguer ce long passé comme une preuve contre l'idée d'un Homère unique. Que les deux épopées soient des amalgames de poèmes de toute date et de toute sorte, généalogiques, religieux, militaires, maritimes, il n'y a rien dans cette constatation qui empêche l'amalgame d'être par lui-même œuvre d'art, d'être l'essentiel de la beauté des deux œuvres. La question homérique est proprement une question de goût, qui se ramène à décider sur ce qui est beau dans Homère : l'ensemble de chaque œuvre achevée, ou, dans chaque œuvre, quelques parties supérieures aux récits sans génie auxquels on les aurait, vaille que vaille, raccordées. Or, si l'on cherche ce qu'il y a de plus beau dans l'*Odyssée,* qui ne penserait d'abord à Nausicaa ? Elle n'est cependant qu'un personnage de raccord, nécessaire pour la jonction des Aventures marines d'Ulysse au Châtiment des Prétendants, par le salutaire épisode phéacien : sans Nausicaa, point de retour à Ithaque, point de Récits chez Alkinoos. Mais le même poète qui a introduit Nausicaa dans l'*Odyssée* a introduit aussi Télémaque. Si l'idée d'une rencontre ou d'un mariage des deux jeunes gens n'est venue qu'à des poètes plus tardifs, elle fut préparée par le parallélisme intentionnel de leurs deux rôles dans l'épopée homérique. Chacun des deux caractères est saisi dans un moment de crise, de transformation, au passage de l'adolescence à l'âge adulte, et, chez la jeune fille, l'idée du mariage, la préoccupation de s'y préparer, l'illusion et la désillusion, chez le jeune homme le souci de ne plus passer pour un enfant, d'imposer son autorité, de parler en maître, de défendre ses intérêts, ce sont bien les traits dominants, qui se répondent.

en quelque façon, d'un personnage à l'autre. Il est si rare que l'épopée saisisse des caractères dans leur développement ! L'essence même de l'épopée, ce sont les figures immuables; pour entrer dans l'épopée, il faut normalement avoir une légende, être porteur d'un nombre imposant de ces qualifications figées, définitives, traditionnelles, qui font presque autant défaut à Télémaque qu'à Nausicaa. Si nous devons, à un même poète, Nausicaa, Télémaque, et par conséquent la Télémachie, autant dire que dans l'*Odyssée*, l'arrangeur de l'ensemble est le véritable Homère. Dans son œuvre, des interpolateurs tardifs ont incontestablement introduit quelques apports faciles à déceler, comme la descente aux Enfers des Prétendants, au chant XXIV. Par ailleurs, les inégalités et les quelques contradictions de détail, indéniables, s'expliquent suffisamment si l'on tient compte de la diversité des sources; sur l'examen méticuleux de pareilles vétilles ne saurait être fondée une solution valable du grand problème, car une telle sorte de critique amènerait tout aussi bien à morceler les œuvres, antiques et modernes, les plus sûrement attribuées en leur totalité à un auteur.

Dans l'*Iliade*, sous les mêmes réserves, la même conclusion s'impose dès qu'on veut bien remarquer combien la portée des scènes les plus fameuses, les plus constamment admirées, s'accroît si en les lisant on pense à l'ensemble du poème. La scène des adieux d'Hector et d'Andromaque appelle celle de la mort d'Hector et des lamentations troyennes sur les remparts comme son prolongement inévitable et prévu; celle de la visite de Priam à Achille suppose bien cette nostalgie de Phthie qui s'affirme chez Achille depuis le début du poème, et qui rend tout de suite plus efficace encore le « Souviens-toi de ton père ». Surtout, il y a des scènes réparties aux points les plus éloignés les uns des autres dans le poème, et qui sont manifestement destinées à se faire équilibre, à se répondre, comme les deux visites de Thétis à Achille, au chant I et au chant XVIII, au moment où il va quitter le combat et au moment où il va y rentrer. Enfin, quand on étudie de très près la psychologie dans l'*Iliade*, on s'aperçoit que ces correspondances aussi certaines que subtiles entre scènes éloignées ont souvent permis au poète de nuancer et d'enrichir les caractères épiques dont les traits sommaires et rigides lui étaient imposés par la tradition. Le fond de l'âme d'Agamemnon se révèle au chant XIV, lorsqu'il propose de fuir à la faveur de la nuit, et provoque ainsi l'indignation de ses conseillers les plus intimes : beaucoup plus chef d'empire que chef d'armée, il songe avant tout à sauver ses vaisseaux et ses troupes comme éléments de sa puissance impériale achéenne; il a toujours l'esprit tourné vers la grève où la flotte est alignée au sec, ou vers ce qui se passe en Grèce; or, au chant II, ayant reçu de Zeus une promesse fallacieuse de victoire, et l'ordre de rassembler ses troupes en armes, il a l'étrange idée de les éprouver d'abord en leur parlant de fuite, de retour sur les vaisseaux, de rentrée aux foyers où les femmes et les enfants les attendent : il croit pouvoir duper ses hommes par une feinte, quand c'est son propre fond qui remonte à la surface. Ces deux scènes sont sûrement faites pour être pensées et repensées par nous toutes deux ensemble. Par de tels rappels et échos, dont on peut multiplier les exemples, l'art de l'*Iliade* atteint ses plus grandes profondeurs : et c'est l'art de l'arrangeur, du poète qui a réuni les éléments hétérogènes primitifs en un même ensemble.

## II. — LES FACTEURS RELIGIEUX

Mais avant la venue du génial arrangeur, un schéma, tout au moins, de l'arrangement, une synthèse sommaire des épisodes les plus importants se préparait déjà dans les sanctuaires. La poésie d'Homère n'a rien en elle-même de sacerdotal, mais certaines de ses sources sont cultuelles (comme le récit de l'offense faite à Chrysès et de la punition infligée par Apollon) et surtout, elle suit un plan général qui a été combiné selon des intérêts religieux. Tous les épisodes de combat ont été ordonnés de telle manière que Poseidon et Apollon, engagés dans deux camps adverses, ne risquent jamais de se heurter : ils renoncent même, au chant XX, à un duel courtois, tandis que les autres dieux et déesses s'injurient grossièrement. Tous deux ont construit ensemble les murs de Troie, tous deux détruiront ensemble le mur des Achéens. Le paysage de la Troade est réparti entre eux de telle façon que tous deux soient appelés à redresser les situations désespérées, mais qu'ils ne poursuivent jamais leur avantage jusqu'au point où un choc deviendrait inévitable. Comme ils sont les deux combattants divins les plus marquants, du chant VII au chant XVIII, pendant presque toute l'absence d'Achille, on est en droit de considérer que l'entente de leurs clergés a été déterminante pour la structure de notre *Iliade*. De plus, cette entente reflète un fait historique général : tant en Grèce continentale qu'en Asie Mineure les cultes d'Apollon et de Poseidon conclurent des arrangements dans la période même où les

poèmes homériques approchaient de leur forme définitive, et les sanctuaires de Delphes et de Calaurie participèrent à cette évolution comme celui du cap Mycale, dont les fêtes contribuèrent si efficacement au développement de l'épopée; l'association des cultes d'Apollon et de Poseidon est un fait bien connu, tout comme celle des cultes de Poseidon et d'Athéna. qui a favorisé de même la formation de notre *Odyssée.* Les aventures d'Ulysse se répartissent en deux périodes, séparées par l'escale phéacienne : la première où l'hostilité de Poseidon est sans obstacle, où la faveur d'Athéna ne peut rien; la seconde, où la situation est renversée. Cette distribution des rôles entre les deux divinités, qui ont envers le héros des positions contraires, mais qui ne se heurteront jamais, a sûrement été imaginée dans un sanctuaire où Athéna et Poseidon, comme sur l'Acropole d'Athènes et en tant d'autres lieux de culte, étaient adorés ensemble. Le désir d'éviter tout froissement se marque notamment dans la réparation promise à Poseidon : Ulysse portera à l'intérieur du continent un aviron qu'il plantera en terre à la gloire du dieu marin lorsqu'il aura rencontré des gens assez ignorants des choses de la mer pour demander à quoi sert cet instrument. L'emplacement même du sanctuaire n'est pas trop malaisé à deviner : lorsque Télémaque et Athéna parviennent chez Nestor, le vieillard est en train de sacrifier à Poseidon: pour commémorer le passage de la déesse, désormais il sacrifiera en même temps à Athéna. Récit explicatif, destiné, comme tant de récits helléniques, à rendre compte d'une particularité cultuelle, en l'espèce, de la coexistence de sacrifices à Poseidon et de sacrifices à Athéna en un même sanctuaire messénien. C'est dans ce sanctuaire que naquit la première ébauche grossière d'un lien entre les Aventures lointaines d'Ulysse et le retour à Ithaque, et aussi, sans doute, d'une Télémachie.

## III. — L'ACTUALITÉ HISTORIQUE

Homère, héritier des sanctuaires, ne dépend pas d'eux cependant, ne travaille pas pour eux. Il travaille, comme la plupart des aèdes, pour des familles aristocratiques, et cherche à leur plaire en flattant les ancêtres dont elles se réclament. La place très importante faite à Nestor dans l'*Iliade,* le choix de Nestor comme informateur de Télémaque sur Ulysse, dans l'*Odyssée,* permettent d'identifier cette clientèle d'Homère. Il s'agit des Néléides, de toutes les familles qui, dans les diverses cités d'Ionie, et particulièrement à Milet, rattachaient leur généalogie par delà Nestor, à son père Nélée, le roi-dieu dont le culte fut florissant aussi à Athènes et à Pylos, et dont le frère jumeau, Pélias, avait régné sur la région d'Iôlcos, point de départ de l'équipée des Argonautes. Entre les légendes argonautiques et celles de Troie ou d'Ulysse, les rapports, au point de vue des conditions de développement, sont étroits, et il est particulièrement satisfaisant à cet égard, comme aussi au point de vue linguistique, que l'on soit amené à localiser le principal de l'activité d'Homère dans la région de Milet, d'où furent diffusés les premiers récits sur Jason.

Ces affinités doivent permettre de situer Homère, non seulement géographiquement, mais historiquement. Les cités grecques d'Asie Mineure, plus particulièrement d'Eolide et d'Ionie, ont connu une période de lutte contre leurs prédécesseurs barbares, et ensuite une période de luttes entre Grecs, et non point seulement entre Eoliens et Ioniens, mais à l'intérieur même de la confédération des douze cités d'Ionie. Il semble naturel de rattacher à la première de ces deux périodes l'Iliade, qui est vraiment et par excellence le poème de l'hellénisme uni contre le barbare. entendons de l'hellénisme éolien et ionien, puisque l'épopée fait volontairement le silence, presque absolu, sur tout ce qui est dorien, et chante les gloires d'un empire que les invasions doriennes ont détruit. Au contraire l'*Odyssée* porte les marques d'une désunion certaine entre Ioniens. Nous savons à quelle occasion le déchirement survint entre Milet et Samos : ce fut lorsque les deux puissantes cités d'Eubée, Erétrie et Chalcis, ioniennes elles aussi, jusque-là associées dans la domination du commerce méditerranéen, entrèrent, l'une contre l'autre, dans une lutte sans merci, où, du fait des solidarités ou concurrences économiques, presque toutes les cités importantes du monde grec furent amenées à intervenir. Notre *Odyssée* présente les Cyclopes comme des êtres sauvages et grotesques : on les adorait à Chalcis comme des forgerons et des métallurgistes qui symbolisaient tous les progrès techniques et industriels. Notre *Odyssée* est antichalcidienne, et nous savons que Milet se fit contre Samos la championne de la cause d'Erétrie : ce n'est pas dans l'*Odyssée* qu'on trouverait, comme on le trouve dans l'*Iliade,* tout un épisode (l'union de Zeus et d'Héra sur le Gargaros) inspiré d'une tradition samienne née au grand sanctuaire ionien d'Héra : aussi bien le rôle d'Héra, si important dans l'*Iliade,* est-il nul dans l'*Odyssée,* où pourtant une déesse du mariage aurait eu, semble-t-il, son mot à dire, plus encore que dans des épisodes guerriers. Prendre parti contre Chalcis, c'était combattre aussi Corinthe.

qui venait de chasser de Corcyre les Erétriens, et d'installer à leur place ses propres colons conduits par Chersicratès. Ce serait une naïveté de croire, sur la foi de l'épisode phéacien, qu'à l'époque de l'*Odyssée* Corcyre ait été habitée par un peuple hospitalier, et sympathique au poète. Outre que dans notre texte même, les indications ne manquent pas, sur leur caractère querelleur et rébarbatif, la punition que leur inflige Poseidon pour avoir reconduit Ulysse, et qui leur ôte à jamais l'envie de reconduire désormais aucun autre naufragé, implique qu'au temps du poème les Corcyréens n'avaient plus rien de la générosité des Phéaciens primitifs, légendaires passeurs des âmes vers les îles des Bienheureux. Notre *Odyssée* anticorcyréenne et anticorinthienne est contemporaine de la fameuse guerre lélantine. Cette guerre s'est prolongée fort avant dans le cours du VIIe siècle, mais dès 664 Corcyre, brouillée avec Corinthe depuis quelque temps sans doute, livre contre elle une grande bataille navale, et un Milésien ne pourrait plus la compter au nombre des ennemis d'Erétrie : notre *Odyssée* est antérieure à 664. Cette solution rejoint celle qu'impose la linguistique. Dans la langue de l'épopée prédominent les formes ioniennes et éoliennes. Les formes ioniennes sont en grande majorité dans le texte qui nous a été transmis, mais on peut démontrer, tant pour l'*Odyssée* que pour l'*Iliade*, que la proportion fut d'abord inverse, le texte ayant été, en quelque sorte, transposé en ionien autant que le rythme des vers le permettait, mais la structure définitive des poèmes étant, par ailleurs, certainement antérieure à cette transposition. Ce renversement de la proportion des formes éoliennes et ioniennes ne saurait s'être fait longtemps attendre après la bataille de Smyrne qui amena en 688 la prépondérance des Ioniens dans la partie centrale de la côte hellénisée d'Asie Mineure. On ne risque donc guère de se tromper en fixant la composition de l'*Odyssée* aux toutes premières années du VIIe siècle ou aux toutes dernières du VIIIe, après le début de la guerre lélantine et l'installation des Corinthiens à Corcyre, que l'on date aujourd'hui de 708 plutôt que de 734.

On s'explique que, née dans cette période, l'*Odyssée* nous invite si souvent à porter nos regards vers l'Occident méditerranéen, puisque le dernier tiers du VIIIe siècle a vu la phase la plus active de la colonisation en Sicile et en Grande-Grèce. Le cadre des aventures lointaines d'Ulysse est en harmonie avec les préoccupations d'un public que passionne cette actualité maritime et coloniale. La vision d'Occident que ces aventures évoquent est à vrai dire faite d'épouvante, et singulièrement inattendue si les navigateurs qui l'ont tracée sont ceux-là même qui avaient trouvé l'Occident si propice à l'hellénisation. On a tenté de résoudre cette difficulté en contestant que la colonisation hellénique fût vraiment en cause, et en imaginant que les Récits chez Alkinoos, partie plus ancienne que le reste de l'*Odyssée*, se rapportaient à des navigations antérieures, qu'elles retraçaient des explorations non helléniques à des Hellènes non encore informés de la géographie occidentale. Certes, Ulysse était devenu un héros d'épopée marine bien avant la colonisation grecque; certes, une géographie mythique a précédé la géographie réelle. Mais trop d'aventures d'Ulysse aux pays du Couchant portent la marque milésienne, trop sont des transpositions occidentales des croisières du navire Argô, pour que ces explications puissent suffire. La plus importante raison pour laquelle l'*Odyssée* nous présente un Occident plus fabuleux et plus terrifiant qu'on ne l'attendrait des colons de Corinthe ou de Chalcis, introducteurs principaux de l'hellénisme en Sicile, ce n'est pas une influence barbare et ancienne, c'est l'influence de Milet, contemporaine de la colonisation (il arrive, du reste, que même à des Lestrygons soient prêtées par mégarde des institutions helléniques). Milet, qui ne dirigeait pas son expansion vers ces régions-là, nous a donné de l'épopée d'Ulysse à l'Ouest une image tendancieuse, mais qui n'en porte que mieux sa date.

Dans l'*Iliade*, au contraire, aucune trace de ces engouements ou aversions, de cette actualité du mouvement colonial; et c'est le principal obstacle qui s'oppose à ce que l'on identifie l'un à l'autre le génial arrangeur de l'*Iliade* et le génial arrangeur de l'*Odyssée :* la période la plus active de la colonisation commençant vers 735, l'*Iliade*, qui ignore la colonisation, a précédé l'*Odyssée* de trente-cinq à quarante ans au moins : il n'est pas impossible, mais il est difficile qu'elles soient toutes les deux du même auteur. A cet obstacle chronologique, il est vain d'ajouter les profondes oppositions qui séparent les deux poèmes au point de vue religieux, moral, social : les partisans de l'unité pourront toujours répondre qu'on connaît, dans l'antiquité et dans les temps modernes, plus d'un auteur qui a subi, entre le début et la fin de sa carrière, des évolutions plus marquées encore. Mais s'il ne semble pas possible de résoudre dès maintenant avec fermeté ce problème de l'attribution des deux œuvres à un poète unique, on est sur un terrain solide quand on admet que l'auteur de l'*Odyssée* dut être tout au moins un disciple très direct d'Homère : non seulement tous deux, s'ils furent deux, ont servi les Néléides dans la région de Milet, mais des procédés d'art très subtils leur sont communs, ce qui importe plus peut-être, en l'espèce, que les contradictions de fond. Enfin, ce qui est par-dessus tout certain, c'est qu'il faut renoncer à

jamais aux triturations, décompositions, et recompositions du texte des deux épopées, et se placer devant ce texte tel qu'il est, qu'il s'agisse de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, comme devant l'œuvre d'un grand poète, avec une candeur qui sera toujours ici la vraie prudence : croire à Homère, c'est, en tout cas, la meilleure méthode, la plus circonspecte, pour lire Homère. Et plus on le lit, plus l'acte de foi se change en conviction raisonnée.

Fernand ROBERT.

### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous rappelons à nos lecteurs qu'il a paru, dans ces dernières années plusieurs ouvrages de première importance qui traitent de la question homérique; citons entre autres :

Charles AUTRAN. — *Homère et les origines sacerdotales de l'épopée grecque* (3 vol., Paris, Denoël; 1938-43).

Jean BÉRARD. — *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité; l'histoire et la légende* (Thèse de Lettres, Paris, De Boccard, 1941).

Friedrich FOCKE. — *Die Odyssee* (Stuttgart-Berlin, 1943).

Paul MAZON. — *Introduction à l'Iliade* (Paris, Belles-Lettres, 1942).

Emile MIREAUX. — *Les poèmes homériques et l'histoire grecque. I. Homère de Chios et les routes de l'étain* (Paris, A. Michel, 1948).

Signalons enfin que M. F. ROBERT va publier prochainement un livre sur Homère.

J. B.

---

# MISE AU POINT

## COMMENT PRONONCER LE LATIN ?

Assoupie depuis quelques années, après les querelles parfois fort vives qu'elle avait suscitées, la controverse autour de la prononciation du latin vient de se ranimer. Tout récemment un professeur brésilien, Nelson Romero (1), a rouvert le vieux débat avec une véhémence digne des plus beaux jours de cette « guerre froide » et un manque de courtoisie regrettable à l'égard de ses adversaires, spécialement de M. J. Marouzeau (2). N. Romero brandit un étendard qu'on n'avait guère vu flotter jusqu'à présent, celui des « traditionalistes ».

### LES SYSTÈMES EN USAGE

Avant de rappeler brièvement les traits caractéristiques des systèmes rivaux, notons que les divergences portent sur un nombre limité de points précis :

I. — Prononciation :

1° des sons vocaliques ***u***, ***au***, ***ae*** et ***œ***, et des voyelles suivies d'une nasale;

2° des consonnes ***c*** et ***g*** devant ***e*** et ***i***, ***s*** intervocalique, ***ti*** devant voyelle, ***qu***, de l'aspirée ***h***;

3° prononciation et graphie des sonantes ***i*** et ***u***.

II. — Quantité des voyelles et accent du mot.

(1) « L'Argument historique et la prononciation du latin », Rio-de-Janeiro, 1948, 105 p.

(2) Auteur de l'opuscule bien connu sur « La prononciation du latin », 2e éd., Paris, 1938.

### A. — PRONONCIATION « A LA FRANÇAISE »

Compromis entre les tentatives plus ou moins heureuses des humanistes de la Renaissance (Erasme, Charles Estienne, Petrus Ramus dit La Ramée) pour restituer la prononciation antique et les habitudes du Français parlé, elle n'a rien de systématique.

I. — Les grammaires classiques enseignent d'abord que toutes les lettres doivent se prononcer, même le ***e*** qui a toujours le son **é**, que ***gn*** et ***ll*** ne sont jamais mouillés, ni ***ch*** chuintant et qu'on fait toujours entendre les nasales en fin de mot; à part cela :

1° ***u*** se prononce comme en français sauf devant nasale;

***au*** = **o**; ***ae***, ***oe*** = **é**;

***em*** et ***en*** se prononcent **emm**, **enn** en fin de mot et devant ***m*** ou ***n***, **ain** devant une consonne autre que ***m*** ou ***n***; ***am***, ***an*** = **amm**, **ann** ou **an** dans les mêmes conditions;

***um*** final ou suivi d'une nasale se dit **amm**, ***um*** et ***un*** suivis d'une consonne non nasale se prononcent **on**.

2° ***c*** et ***g*** devant ***e*** et ***i*** ont respectivement les sons **s** et **j**;

***s*** intervocalique = **z**;

le groupe ***ti*** devant voyelle = **si**, sauf s'il est précédé de ***s***, ***x*** ou ***t***, ou situé dans une terminaison d'infinitif en ***tier***.

***qu*** = **cw** devant ***a*** et dans ***quo***, **cu** devant ***e*** et ***i***, **k** ou **cw** devant ***o*** intérieur.

3° *i* et *u* consonnes s'écrivent et se prononcent **j** et **v** (signes lancés par Ramus).

II. — On ne se soucie ni de la quantité ni de l'accent.

### B. — PRONONCIATION RESTITUÉE

Les progrès des sciences philologiques, depuis près d'un siècle, ont permis aux spécialistes de déterminer dans la plupart des cas, avec une quasi-certitude, la prononciation en usage chez les Romains de la bonne époque; aussi de nombreux latinistes se sont-ils efforcés de l'introduire dans la pratique quotidienne et en particulier dans l'enseignement français. Les règles proposées sont simples et faciles :

I. — 1° *u* = partout **u;**
*au* = **aw;** *ae* = **aé,** *oe* = **oé;**
*m* et *n* sonnent en toute position sans nasaliser la voyelle précédente;

2° *c* et *g* devant *e* et *i* se prononcent comme devant *a;*
*ti* a le même son devant voyelle ou devant consonne;
*s* = toujours sourd;
*qu* = partout **cw;**
*h* est aspiré à l'initiale;

3° **j** et **v** n'existent ni dans la graphie ni dans la prononciation; on écrit toujours *i* et *u*, que l'on prononce **y** et **w** lorsqu'ils sont consonnes.

II. — On sait que les Latins marquaient la différence entre les longues et les brèves, et prononçaient la syllabe accentuée du mot sur une note plus aiguë; en Allemagne et en Angleterre, on marque parfois la quantité des voyelles, toujours l'accent du mot, mais en enflant la voix au lieu de l'élever.
En général, les réformateurs français ne demandent pas que l'on observe la quantité et l'accent, ces deux éléments étant étrangers à notre langue.

### C. — PRONONCIATION « A L'ITALIENNE » (ET LITURGIQUE)

Couramment pratiquée en Italie, cette prononciation est aussi celle de l'Eglise de Rome qui, depuis la fin du siècle dernier, a entrepris une vigoureuse campagne en sa faveur, dans tous les pays de liturgie romaine; la prononciation italienne facilite en effet le chant grégorien et, surtout, sa généralisation s'inscrit dans le cadre de la politique ultramontaine.

I. — 1° Voyelles et nasales : comme dans la prononciation restituée, sauf que *ae* et *oe* = **é.**

2° *c* = **tch** et *g* = **dj** devant *e* et *i;*
*s* intervocalique = **z;**
*ti* devant voyelle = **tsi;**
*qu* = **cw;**
*h* est toujours muet.

3° *i* consonne = **y,** mais *u* consonne = **v.**

II. — Tous les Italiens marquent la quantité des voyelles et l'accent du mot, certains s'attachent même à rendre l'accent d'intensité dans la poésie en forçant la voix et l'accent musical en l'élevant.

### D. — PRONONCIATION DITE « TRADITIONNELLE »

En usage dans les pays de langues espagnole et surtout portugaise, cette prononciation vient de faire l'objet du plaidoyer plus énergique qu'élégant, dont il a été fait mention plus haut.

I. — 1° Voyelles et nasales : comme dans la prononciation restituée, sauf que *ae* et *oe* = **é.**

2° *c* est sifflant, *g* chuintant devant *e* et *i.*
*s* intervocalique = **z;**
Le groupe *ti* devant voyelle = **si,** sauf s'il est précédé de *s, x* ou *t,* ou situé dans une teminaison d'infinitif en *tier* ou un mot grec.
*qu* = toujours **cw;**
*h* = muet.

3° *i* et *u* consonnes peuvent s'écrire indifféremment, mais doivent se prononcer **j** et **v.**

II. — Il faut observer la quantité des voyelles et prononcer avec plus de force la syllabe accentuée du mot.

### PRONONCIATION DES LATINS

En règle générale, la meilleure prononciation d'une langue est celle que pratique la société cultivée de sa capitale, c'est-à-dire le plus souvent la capitale du pays où elle a sa plus authentique tradition; la meilleure prononciation de l'anglais, par exemple, n'est-elle pas celle de l'élite londonienne ? Quel étranger, désireux de parler anglais, irait lui en préférer une autre ? Ne peut-on définir de la même manière une prononciation du latin qui serait unanimement reconnue comme la meilleure et que tout le monde s'accorderait à pratiquer, à l'exclusion de toute autre ?
Mais pour le latin, le problème est beaucoup plus complexe. D'abord il s'agit d'une langue morte; on convient aisément que le meilleur latin était parlé par les gens cultivés de Rome; mais est-il possible de restituer leur prononciation avec un degré de ressemblance suffisant ? D'autre part les sons ont changé au cours de l'histoire romaine et les latinistes modernes, même quand ils sont d'accord pour imiter la prononciation latine du latin, ne le sont pas toujours sur la phase de son évolution à prendre comme base de référence.
Quelques faits sont sûrs et notables : durant toute la période historique *u* s'est prononcé **ou,** plus proche de **o** en syllabe finale; *au* = **aw,** jusqu'à l'époque romane, sauf dans certains dialectes où *au* se disait **o,** prononciation campagnarde dont souriaient les Romains; *m* et *n* sonnaient sans nasalier la voyelle précédente, sauf *m* final, réduit à une vibration nasale de cette voyelle; *qu* = **cw.**
Presque tout le reste prête à controverse; les diphtongues *æ* et *œ* avaient une prononciation diphtonguée à Rome, à l'époque de Cicéron; mais les paysans du Latium disaient déjà **é** pour *æ* (cf. Varron) et vers la fin de l'Empire tout le monde disait *æ* = **é** et *œ* = **é;** il est difficile de préciser à quel moment cet usage s'est généralisé dans la bonne société de Rome.
A l'époque classique, les lettres *c* et *g* devant *e* et *i* avaient la valeur d'occlusives gutturales sourde et sonore, comme le prouvent entre autres les

transcriptions grecques κ et γ et des graphies latines telles que ***dekembres;*** mais la distinction primitive entre la lettre ***k*** devant ***a*** et la letre ***c*** devant ***e*** et ***i,*** et surtout le traitement de ***ce, ci, ge, gi*** dans les langues romanes confirment qu'en latin les occlusions gutturales avaient une tendance, normale d'ailleurs, à se palataliser, c'est-à-dire à se prononcer avec la langue appliquée au milieu du palais quand elles étaient suivies des voyelles ***e*** ou ***i;*** devant ***a, o*** et ***u,*** au contraire, elles se prononcent avec la langue placée en arrière de la bouche; selon A. Meillet, cette différenciation dans le point d'articulation était amorcée dès le IIIe siècle av. J.-C., achevée au IIIe siècle après (***kervu*** et ***gemere,*** avec la prononciation prépalatale qu'on trouve de nos jours dans les langues slaves).

Le groupe ***ti*** en hiatus se prononçait sans aucun doute comme devant consonne à l'époque de Cicéron; mais dès le IIe siècle de l'Empire, par l'effet de la transformation du **i** en **y, ty** se confondait parfois avec **ky** (cf. les graphies du type ***nuncius***); à partir du IVe siècle **ty** commença à s'assibiler, comme **dy,** d'où les graphies de plus en plus fréquentes ***tz, si, s,*** et ***i, z*** (= **dj**), confirmées par les grammairiens du Ve siècle.

***s*** intervocalique, qui ne se rencontre en latin que dans des mots empruntés ou comme produit de ***ss*** simplifié postérieurement au IIIe siècle avant notre ère, ne se prononçait pas doucement, comme le ζ grec (**dz**), car la langue latine ne comportait pas ce son (cf. Quintilien); comme, au Ier siècle av. J.-C., ***causa,*** etc., se prononçait et s'écrivait encore ***caussa,*** etc., et qu'inversement au Ier siècle de notre ère le grammairien Nisus préconisait l'orthographe ***comese, consuese*** pour ***comesse, consuesse,*** cette hésitation prouve que ***ss*** et ***s*** avaient le même son ou du moins un son très voisin; entre ***ss*** ou ***s*** initial et ***s*** intervocalique, il n'y avait au plus qu'une différence d'intensité. Peu à peu cet ***s*** prononcé plus faiblement a pris le caractère sonore qu'il présente dans les langues romanes, évolution de date apparemment très tardive, puisqu'aucun grammairien ne l'a mentionnée.

Le ***h,*** signe d'une aspiration à peu près disparue au IIe siècle avant notre ère, fut rétabli dans la prononciation, à l'initiale des mots, par la société cultivée du siècle suivant; les parvenus ajoutaient souvent des ***h*** à des mots qui n'en avaient jamais eu. Malgré le désordre orthographique qui en résulta, l'élite s'acharna toujours, même à l'époque de saint Augustin, à marquer l'aspiration. Mais c'était une survivance savante, dont le peuple ne se souciait guère.

A l'époque classique et au début de l'Empire, ***i*** consonne se prononçait **y** ou **yy** (entre voyelles) et ***u*** consonne **w**; mais vers la fin du Ier siècle, ***u*** consonne s'est transformé en une fricative bilabiale sonore, ce qui a entraîné sa confusion très fréquente avec ***b*** intervocalique, qui de son côté perdait son occlusion vers la même époque; par la suite cet ***u*** consonne se renforça devant ***l*** et ***i*** en se changeant en ***b,*** et devint labiodentale ailleurs. Quant à **y,** son renforcement en **dz** ou **dj** n'est attesté par aucun texte sûr avant le VIe siècle, époque à laquelle ***c*** et ***g*** deviennent ***tch*** et ***dj*** devant ***e*** et ***i.*** Ce n'est qu'à la fin du Moyen âge que les sons **dj** et **tch** se sont simplifiés, en France et au Portugal, en **j** (d'où la réforme graphique de Ramus) et **ch.**

3 ★

Les changements ne furent pas moins considérables dans l'accent des mots; musical au temps de Varron et de Cicéron, il se marquait par une élévation de la voix, comme de nos jours dans certaines langues slaves ou extrême-orientales, et laissait intacts la quantité et le timbre des voyelles; la métrique reposait entièrement sur la distinction des longues et des brèves, non sur un accent d'intensité des mots.

Mais au Ve siècle, l'accent de hauteur s'était transformé en accent d'intensité, comme le prouvent les textes des grammairiens et la phonétique des langues romanes; à la suite de ce changement, la syllabe accentuée tendit à s'allonger, les syllabes atones à s'abréger. On croit relever les premiers symptômes de cette évolution dès la fin du Ier siècle de notre ère.

## CONVENTIONS ET RÉGIONALISMES

Comme on le voit, selon qu'on prendra pour modèle la prononciation du temps de Cicéron, celle du Haut-Empire — qui n'a encore tenté personne — ou le dernier état du latin parlé, soit à la fin de l'antiquité, soit à la fin du Moyen âge, les divergences seront profondes. Remarquons d'ailleurs qu'en l'absence de témoin « parlant » du passé, toute prononciation restituée est forcément conventionnelle, quand il s'agit d'une langue morte; elle ne tient pas compte de tous les détails :

une voyelle brève suivie d'une labiale, en syllabe intérieure ouverte, prenait un timbre neutre, intermédiaire, semble-t-il, entre **i, u** et **e,** plus voisin de **u** jusqu'à la fin du IIe siècle av. J.-C., de **i** depuis le Ier siècle, d'où les variantes de graphie ***optumus*** (tradition archaïque) ou ***optimus;*** en syllabe finale, ***i*** bref tendait à se confondre avec ***e*** (d'où les graphies de basse époque ***here*** pour ***heri, leget*** pour ***legit,*** etc...);

l'***n*** ne se prononçait pas devant ***f*** ou ***s*** intérieur (cf. ***cesor*** et inversement ***thensaurus***);

depuis le Ier siècle avant notre ère, les Latins s'efforçaient de rendre l'aspiration qui suivait l'occlusive dans les aspirées ***ph, ch*** et ***th*** des mots empruntés à l'étrusque et surtout au grec; mais au IVe siècle, ***ph*** se confondit avec ***f;***

***g*** devant ***n*** et ***n*** devant une occlusive gutturale se prononçait comme **ng** en anglais ou en allemand moderne, c'est-à-dire en appliquant la langue contre le haut du palais (nasale palatale, **agma** des Grecs);

***m*** final ne se percevait que comme une résonance nasale de la voyelle précédente, etc.

Et comment rendre le chant, la modulation originale du parler latin où se combinaient le souvenir de l'accent d'intensité initial, l'accent musical du mot, l'**ictus** du pied en poésie et la courbe expressive de la phrase ?

Ceux qui prétendent rester fidèles au dernier état de la langue recommandent le son **j,** qui n'a jamais existé en latin, pour rendre le ***ge, gi*** et **y** intervocalique, le son **s** dans ***ce*** et ***ci*** où il n'est apparu qu'à la fin du Moyen âge, — ***h*** muet même dans les mots où saint Augustin s'attachait à l'aspirer — ***s*** intervocalique sonore, qui n'est pas attesté à l'époque latine; ils admettent donc des habitudes postérieures et extérieures à la latinité proprement dite et défendent une tradition partiellement abâtardie.

En réalité, tous les « systèmes » pratiqués ou préconisés sont modelés sur la phonétique moderne de chaque pays; tant mieux pour ceux dont la phonétique se rapproche de celle du latin, classique ou tardive et tant pis pour les autres ! C'est trop évident pour la prononciation à la française, hélas ! En revanche la prononciation « restituée » a toujours convenu naturellement aux peuples de langue allemande, parce que chez eux *g* et *c* sont durs même devant *e* et *i*, *h* est aspiré, *j* = *y* tandis que *v* a un son nettement différent ; en outre ils marquent l'accent avec une telle force, comme les Anglo-Saxons, que la valeur et le timbre des dernières syllabes s'en trouvent en partie neutralisés, ce qui n'est conforme ni à la modulation de l'époque classique, ni même à l'accent d'intensité du latin tardif; la prononciation chantante des Italiens correspond à celle de l'italien moderne, mais a la chance d'être voisine des habitudes des v^e^ et vi^e^ siècles, en dépit de quelques divergences; quant au « système » des « traditionalistes », dont les incohérences ont déjà été soulignées, n'est-il pas évident que s'ils le défendent avec une véhémence aussi intempestive, c'est parce qu'il est en accord avec la phonétique du portugais moderne ?

En se réclamant de la vérité universelle et unique, chacun, en fait, prêche pour son saint, excepté les savants qui, dans les pays de langue latine, défendent la prononciation restituée.

### LE POUR ET LE CONTRE

Rien n'est plus normal, disent les uns : l'héritage latin ne constitue-t-il pas pour chaque nation un patrimoine personnel, incorporé à sa tradition propre? Les déformations phonétiques nées de la contamination du parler national n'offrent-elles pas d'immenses avantages d'ordre pédagogique, les jeunes élèves et les vieux professeurs étant moins déroutés par une prononciation qui leur est familière ? D'ailleurs, comme nous sommes incapables de restituer exactement la prononciation et l'accent des Latins, et qu'au surplus cette prononciation et cet accent ont varié considérablement d'un siècle à l'autre, à quoi bon entreprendre une réforme qui bouleverserait l'état de choses actuel sans apporter d'améliorations décisives ?

A ces arguments, les « traditionalistes » opposent un principe dont la valeur n'est pas négligeable : le latin est toujours vivant, il n'y a pas de rupture dans la tradition qui remonte à l'antiquité; si, à un moment donné, il a cessé d'être parlé communément, il s'est maintenu dans certains milieux intellectuels ou cléricaux, d'une manière d'ailleurs vigoureuse ; il faut donc continuer à le pratiquer dans la dernière forme de son évolution authentique, celle qu'il revêtait dans la société des v^e^-vi^e^ siècles et que lui ont conservée les tenants de la pure tradition. En outre, il est absurde de prononcer à la manière de Cicéron les textes innombrables écrits sous l'Empire et au Moyen âge, tandis que l'inverse n'a rien de choquant.

Fort bien, mais il faut aller plus loin ! répond le clergé catholique; le latin est actuellement la langue d'une immense communauté, la seule que des millions d'hommes appartenant à toutes les nations et à tous les peuples de la terre reconnaissent comme le mode d'expression par excellence de leurs croyances communes et de leurs aspirations les plus hautes; sans doute, ne la parlent-ils plus guère, encore que les Bénédictins du Mont-Cassin en fissent usage jusqu'à une date récente, mais c'est en latin que prie et chante dans le monde entier une foule innombrable de fidèles. S'il y a une tradition vraiment vivante et authentique dans la prononciation du latin, c'est bien celle de l'Eglise de Rome, héritée directement des clercs du Moyen âge, qui se l'étaient transmise de génération en génération depuis les derniers siècles de l'antiquité.

Pour le philologue, le latin est une langue morte; la prononciation liturgique à l'italienne, la prononciation traditionnelle à la portugaise, la prononciation à la française résultent, à des degrés divers, des déformations et des corruptions que les parlers vulgaires de l'époque médiévale et les réactions artificielles des humanistes ont fait subir à la prononciation des Latins, perdue à jamais. Le savant, comme le lycéen et l'homme cultivé étudient le latin, ancêtre des langues romanes modernes, comme l'organe d'une littérature et d'une civilisation qui ont inspiré les nôtres mais qui, en tant que telles, sont disparues; de même qu'on a choisi, à juste titre, le latin de Cicéron comme le modèle de la langue, parce qu'il est le plus pur représentant de la prose latine à l'apogée de son histoire, de même il convient que notre prononciation se rapproche autant que possible de celle qui était en usage dans la bonne société de son temps; même si la restitution n'est pas rigoureuse, c'est la prononciation restituée qui est la moins infidèle et la mieux faite pour rallier tous les suffrages et se substituer, peu à peu, aux diverses prononciations régionales.

* * *

En fin de compte, on voit mal comment des points de vue aussi différents pourraient se rapprocher et s'accorder; pourtant le chaos actuel n'est guère compatible avec la vocation universelle de la culture classique, ni avec la tendance actuelle au rapprochement entre les peuples qui s'en sont imprégnés.

Il appartiendrait, semble-t-il, à un organisme international scientifiquement qualifié et indépendant de toute politique, comme l'Union Académique Internationale, de préparer la voie à l'unification souhaitable; mais l'influence exercée dans chaque pays et en particulier en France, depuis près d'un demi-siècle, par un nombre croissant de professeurs et qui tend à répandre l'usage d'une prononciation plus conforme à celle des Romains de l'Age d'or, ne saurait être malfaisante, car elle va dans le sens où une action de caractère international a le plus de chance de s'orienter; si le flottement actuel présente quelque inconvénient pour les élèves du second degré, on voit mal en quoi le retour à une pratique qui paraît condamnée à brève ou longue échéance serait plus salutaire que l'effort réformateur, pourvu qu'il s'accompagne de prudence et de tolérance.

Jean BEAUJEU.

# ACTUALITÉS

## LES PRIX LITTÉRAIRES

Décembre ramène la fièvre des Prix littéraires chaque année plus nombreux et toujours plus âprement disputés. 1948 a vu fleurir plusieurs nouveaux titres décernés pour la première fois (prix du Million, prix de la Côte d'Amour, prix Jean-Prévost, ce dernier réservé à une œuvre à la gloire du sport...). Cette fin d'année également aura compté une des luttes les plus farouches du genre puisqu'il ne fallut pas moins de 13 tours de scrutin pour attribuer le Prix Femina !

**PRIX GONCOURT** (5.000 fr.) : Maurice DRUON : **Les grandes Familles** (la société bourgeoise entre les deux guerres).

**PRIX THÉOPHRASTE RENAUDOT:** Pierre FISSON: **Voyages aux horizons.**

**PRIX FEMINA** (5.000 fr.) : Emmanuel ROBLÈS : **Les hauteurs de la Ville** (la hantise du meurtre à commettre).

**PRIX D'UN MILLION** (fondé par les « Nouvelles Littéraires ») : 3 manuscrits sur 500 sont retenus : Emile MERCIER (**Querelle avec la Bête**); Gil BUHET (**Notre-Dame de la Liberté**); M^me^ MARCHAL (**la Mèche**).

**PRIX SAINTE-BEUVE :** M. CESBRON (**Notre prison est un royaume,** roman) et M^me^ C.-E. MAGNY (**L'Age du roman américain,** essai).

A signaler aussi, le « Goncourt du Cinéma », le **PRIX LOUIS-DELLUC,** décerné à NOEL-NOEL pour **La Parade du temps perdu.**

## LES LIVRES DONT ON PARLE

Parmi les ouvrages qu'ont effleurés les prix littéraires et aussi parmi les nouveautés, citons :

**Pogrom** de Serge GROUSSARD (sombre histoire vécue d'un massacre de Juifs).

**Les Enfants perdus** de Jérome et Jean THARAUD (atroce et réelle tragédie bretonne).

**Cortiz s'est révolté** d'Henri CASTILLON (récit d'une révolution en Amérique latine).

**Mort à Berlin** de Pierre FRÉDÉRIX.

**Le Vent dans les voiles** de Jacques PERRET (récit truculent).

## LA NOUVEAUTÉ THÉATRALE

**Ardèle ou la Marguerite** de Jean ANOUILH, à la Comédie des Champs-Elysées avec Andrée Clément, Mary Morgan, Perès et Castelot.

Visages divers et désenchantés de l'amour, dans un château.

« Quelle vivacité ! Quelle sûreté de technique ! »
R. KEMP.

« Un chef-d'œuvre étonnant. »
M. ACHARD.

« Un vaudeville... et nous attendions mieux... »
Ch. VILDRAC.

# Le prix Nobel de littérature

Thomas Stearne Eliot est né en 1888 à Saint-Denis, Missouri, il étudia successivement à Harvard, à Paris — Faculté des Lettres et Ecole pratique des Hautes études — et à Oxford; il habite Londres depuis 1913 et a été naturalisé britannique en 1927. T.-S. Eliot occupe dans la poésie comme dans la critique anglaise une place de premier plan. Par sa complexité, ses dissonances, sa poésie reflète les contradictions du monde moderne; il préfère le thème de la désolation au refuge d'un sentiment romantique. T.-S. Eliot est en critique le chef de l'école classique et a adopté une position de plus en plus traditionaliste et conservatrice. L'insistance sur la notion d'ordre marque son attitude politique et religieuse; elle se retrouve dans son esthétique, donnant à la critique une sévérité quelque peu absolutiste; mais sa lucidité, sa rigueur logique sont admirables, surtout lorsque ce poète s'efforce de définir le rôle de la poésie et de pénétrer la nature de la création poétique. Les Français le connaissent surtout comme l'auteur de « Meurtre dans la Cathédrale », drame récemment joué sur une scène parisienne.

L'extrait suivant est caractéristique de la manière d'Eliot, et l'extrême dépouillement de la forme y reflète la désolation tragique de la pensée.

**LES HOMMES CREUX**

I

Nous sommes les hommes creux
Nous sommes les mannequins
Qui se penchent ensemble,
Caboches remplies de paille. Hélas !
Nos voix desséchées, quand
Nous chuchotons ensemble,
Sont faibles et dépourvues de sens
Comme le vent dans l'herbe sèche
Ou comme les pas des rats sur du verre brisé
Dans notre cave sèche.

Forme sans figure, ombre sans couleur,
Force paralysée, geste sans mouvement;

Ceux qui ont traversé,
Le regard droit devant eux, jusqu'à l'autre Royaume
[de la mort
Se souviennent de nous — s'ils s'en souviennent —
[non comme d'âmes perdues,

Violentes, mais seulement
Comme d'hommes creux
Comme de mannequins...

IV

...Les jeux ne sont pas là
Il n'y a pas d'yeux là
Dans cette vallée d'étoiles mourantes
Dans cette vallée creuse
Cette mâchoire brisée de nos royaumes perdus

En ce dernier des rendez-vous
Nous tâtonnons ensemble
Et nous évitons la parole
Rassemblés sur cette grève de la rivière gonflée

Aveugles, à moins
Que les yeux ne reparaissent
Telle l'étoile perpétuelle
La voix aux feuilles multiples
Du royaume crépusculaire de la mort
Esprit seulement
Des hommes vides...

(1925)

Traduit par G. J. D'HANGEST.

---

## BIBLIOGRAPHIE

A. DE VIGNY, *Œuvres complètes*, texte présenté et commenté par F. Baldensperger. Gallimard, 1948 (Bibliothèque de la Pléiade).

Ceci n'est pas un compte rendu, à peine une fiche signalétique, en attendant l'étude qui s'imposera lorsqu'aura paru le *Journal d'un Poète* si impatiemment souhaité. Mais on s'en voudrait de ne pas saluer, d'enthousiasme, le tome I des *Œuvres complètes* de Vigny que le prince des vignistes, M. Fernand Baldensperger, vient de donner à la bibliothèque de la Pléiade et à tous ceux qui répondent toujours au souhait de l'*Esprit pur*. Volume particulièrement précieux à cause de la densité, de la pertinence, de la grave compréhension dont sont remplis tant la préface que les commentaires, de quelques pages ou de quelques lignes, qui jalonnent le livre. A cause aussi de sa structure même, qui le fait si différent, à la fois, bien entendu, des éditions d'un seul recueil (*Poèmes antiques et modernes*, par Estève, *Destinées*, par Estève ou par M. V.-L. Saulnier) et des éditions complètes de Vigny, poète (par M. Baldensperger, chez Conard, par M. Chuzeville, chez Budé). Ici M. Baldensperger réunit non seulement les poèmes, ceux que Vigny a destinés à la postérité (*Poèmes antiques; Poèmes modernes; Poèmes philosophiques, les Destinées*), et ceux qu'il lui refusait (vers de circonstance ou grandes pièces désavouées, comme Hélèna), mais tout ce qui dans l'œuvre de Vigny a essentiellement trait à la poésie. Voici donc le théâtre en vers — outre quelques ébauches, les adaptations de pièces de Shakespeare (deux d'entre elles, *Roméo et Juliette* et *le Marchand de Venise*, ne furent pas représentées; elles marquent pourtant toutes trois, malgré paraphrases, inexactitudes ou coupures, un des plus valeureux efforts du jeune romantisme pour réformer le style et pour « acclimater... une forme dramatique plus *réelle* que la tragédie, séparée de la comédie, plus artistique aussi que le drame et le mélodrame des scènes de boulevard ». Et le *More de Venise, Othello*, quand il est joué — miracle — à la Comédie-Française le 24 octobre 1828, l'est sans doute après qu'ont eu leur retentissement *Cromwell* et sa préface, mais un *Cromwell* injouable, tandis qu'*Othello* a treize représentations et constitue une victoire romantique avant le triomphe d'*Hernani*). Voici encore ce que M. Baldensperger appelle *la Défense obstinée de la poésie et des poètes* et qui honore si grandement l'existence de Vigny : *Stello* et *Chatterton*, évidemment, autour d'eux des textes du *Journal* et de la *Correspondance*; la *Consultation du Prince royal de Bavière* — quand, à la demande de celui-ci, Vigny le renseigne, en 1839, sur l'état intellectuel de la France; — la *lettre à Messieurs les députés* — par où le 15 janvier 1841, à propos de *Mademoiselle Sédaine et de la propriété littéraire*, Vigny plaide auprès des législateurs ce *droit à une meilleure et plus digne existence* que *poètes, grands écrivains, hommes de lettres... ont, de par les travaux et les peines de leurs devanciers, autant qu'au nom des leurs* —, et le projet d'une seconde lettre, en 1843; le fameux discours de réception à l'Académie française avec la réponse de Molé; enfin, certaines lettres à des poètes — quelques-unes aux amis qui cesseront plus tard d'être des amis, Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, et d'autres à ceux dont la générosité de Vigny se surfait parfois le talent et à qui sous une forme ou sous une autre, et loin de la tour d'ivoire où on l'a voulu confiner, il répète ce qu'il a su dire à Baudelaire, égal au *royaume des égaux* : « *Venite ad me* ».

On voit quelle « Somme » magistralement construite par M. Baldensperger offre ce volume où nous relisons avec avidité une œuvre, en son essence, inépuisable.

M.-J. DURY.

DEUXIÈME PARTIE

# DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

## PLAN DE COMPOSITION FRANÇAISE
### (Classe de Première)

SUJET : **FAIRE APPARAITRE L'ORIGINALITÉ DE ROUSSEAU PAR RAPPORT AUX AUTRES PHILOSOPHES DU XVIIIe SIÈCLE**

INTRODUCTION

On a appelé Rousseau « un philosophe contre les philosophes ». Et en effet, il s'oppose à son siècle par la vie qu'il a menée, par les idées qu'il a défendues, par le caractère fondamental de l'œuvre littéraire qu'il a laissée.

#### I. — LA VIE

A. **Les autres philosophes sont des aristocrates ou des bourgeois.** — Montesquieu appartient à la vieille noblesse parlementaire. Voltaire, Buffon sont des bourgeois anoblis. Bien qu'assez bohème de goûts, Diderot mena en somme une vie bourgeoise.

B. **Rousseau est né plébéien** et il l'est demeuré. Il fut laquais, secrétaire. Jusqu'à la fin, il gagna sa vie en copiant de la musique. Il conserva toujours dans les rapports sociaux une gaucherie qui trahissait ses origines.

#### II. — LES IDÉES POLITIQUES

A. **Les autres philosophes sont des conservateurs.** — Ils combattent des abus, mais ils ne sont pas foncièrement hostiles au régime monarchiste. Montesquieu est partisan d'une monarchie constitutionnelle. Voltaire, Diderot sont des apôtres du despotisme éclairé. Quant à Buffon, il demeura en marge de la lutte politique.

B. **Rousseau est républicain de conviction.** — Bien qu'il croie impossible le fonctionnement d'une démocratie pure, il voudrait voir régner dans l'Etat le plus d'égalité possible et il pose le principe de la souveraineté populaire.

#### III. — LES IDÉES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES

A. **Les autres philosophes, croyants ou non, sont des rationalistes.** — Montesquieu est indifférent. Buffon rend de temps en temps hommage au créateur de l'Univers, mais son œuvre contredit le dogme. Voltaire conçoit seulement un Dieu pour répondre aux exigences de sa raison. Diderot et les Encyclopédistes sont des athées à tendances matérialistes. Tous luttent pour le triomphe de la Raison.

B. **Rousseau est un mystique.** — Il est toujours resté plus ou moins un protestant de Genève. Il se déclarera l'ennemi des encyclopédistes qui défendent la cause d'une raison désséchée. Il professe une religion sans dogmes dont les racines sont dans les profondeurs de notre être et la justification dans les beautés de la nature. Pour Rousseau, Dieu existe car il est sensible au cœur.

#### IV. — L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

A. **Les autres philosophes sont en somme des classiques.** — Voltaire s'attache à des formes anciennes comme la tragédie. Buffon vit pour sa science, mais il a sur la composition, sur le style, sur l'art, les idées du grand siècle. Montesquieu ne pratique guère la littérature pour elle-même et ses idées littéraires sont celles de son temps : il a notamment un profond mépris pour la poésie. Diderot, plus ouvert, n'a rien innové de durable dans l'ordre littéraire. Quant à la façon d'écrire, Montesquieu et Voltaire ont un style pur, mais en général sec et abstrait, très intellectuel; Buffon compose des périodes un peu froides et pompeuses; Diderot est plus sensible, mais ne peut être considéré comme un styliste.

B. **Rousseau est un lyrique.** — Il remet en honneur la sensibilité et l'imagination que les classiques sacrifiaient à la raison. Il célèbre le sentiment, il exalte la nature; il transcrit ses émotions individuelles. Ainsi, il retrouve les sources profondes de la poésie; et aussi l'éloquence jaillie du cœur : son style est nombreux, ému, chaleureux. Rousseau ouvre ainsi des voies nouvelles et prépare l'avènement du romantisme.

CONCLUSION

De tous les philosophes de son siècle, Rousseau est le plus hardiment tourné vers l'avenir. Aussi est-il sans doute celui qui a exercé l'influence la plus féconde et la plus durable.

P. CASTEX.

# LA DICTÉE SUIVIE DE QUESTIONS

## (Classe de cinquième)

## RÉFLEXIONS, TEXTE ET CORRIGÉ

L'exercice de dictée est-il utile ? En toute humilité, nous le pensons. Il donnera à chaque élève un texte spécialement choisi par le professeur pour pouvoir être le prétexte d'exercices variés. Et puis (peut-être est-ce presque aussi important), il permettra de « vérifier » l'orthographe de l'enfant. « Vérifier » est une façon de parler polie. Nous trouvons chaque année, en cinquième, dans les premières rédactions, des graphies telles que : « Vous allez vous couchez », « avant de vous couchez », voire « avant de vous couchaient ».

On a beaucoup parlé, à juste titre, de l'incohérence de l'orthographe française, mais il s'agit ici de fautes de raisonnement. Peut-être n'est-il pas trop tard pour essayer de remédier, en cinquième, à ce déplorable état de choses.

La dictée intéressera l'enfant si le texte correspond à ce qu'un esprit de douze ans peut saisir et apprécier : descriptions précises, dont on peut l'amener à découvrir les procédés, et surtout récits alertes, malicieux ou même franchement comiques — d'un comique de bonne compagnie. Nous ne connaissons pas d'élève de cinquième qui ait pris plaisir aux fameux « Voyages à pied » de J.-J. Rousseau, si souvent proposés comme texte de dictée. Ils préfèrent de loin écrire un passage de « La leçon de bicyclette » contée par Courteline. Il est sans doute sage d'en tenir compte et de ne pas être trop ambitieux.

Voici : **La Mule du Pape.**

*Après sa vigne de Château-Neuf, ce que le Pape aimait le plus au monde, c'était sa mule. Le bonhomme en raffolait, de cette bête-là. Tous les soirs avant de se coucher, il allait voir si son écurie était bien fermée, si rien ne manquait dans sa mangeoire, et jamais il ne se serait levé de table sans faire préparer sous ses yeux un grand bol de vin à la française, avec beaucoup de sucre et d'aromates, qu'il allait lui porter lui-même, malgré les observations de ses cardinaux...*

*Il faut dire que la bête en valait la peine. C'était une belle mule noire mouchetée de rouge, le pied sûr, le poil luisant, la croupe large et pleine, portant fièrement sa petite tête sèche toute harnachée de pompons, de nœuds, de grelots d'argent, de bouffettes; avec cela douce comme un ange, l'œil naïf, et deux longues oreilles, toujours en branle, qui lui donnaient l'air bon enfant. Tout Avignon la respectait, et, quand elle allait dans les rues, il n'y avait pas de bonnes manières qu'on ne lui fît; car chacun savait que c'était le meilleur moyen d'être bien en cour.*

A. Daudet.
*(Lettres de mon moulin.)*

1° Nous pensons que l'explication de quatre mots ou expressions doit pouvoir faire jouer des facultés différentes et obliger à des efforts variés. Afin d'enrichir le vocabulaire, pauvre en général chez nos élèves, nous demanderons d'abord le sens d'un mot qu'ils ont des chances de ne pas connaître : **bouffettes;** ils apprendront ainsi, en outre, à utiliser un dictionnaire. Nous choisirons ensuite une expression formée de mots usuels, et dont l'enfant pourra aisément deviner le sens, à condition de réfléchir un peu sur l'ensemble du texte et de se poser des questions telles que : de quels personnages s'agit-il ? que font-ils ? où vivent-ils ? quand ? **Etre bien en cour** pourra être utilisé à cette fin.

Nous désignerons ensuite un mot simple, sûrement connu de l'enfant, mais pris dans un sens dérivé ou figuré. Nous proposons **sèche,** dans **tête sèche** (ou **pleine,** dans **croupe large et pleine**). La dernière question invitera l'élève à exposer dans un français correct et précis le sens d'une expression qu'il croit bien comprendre, sans pouvoir l'expliquer facilement, gêné qu'il est par la pauvreté de son vocabulaire et son manque d'habitude à utiliser le terme propre. **L'air bon enfant** peut ici faire l'affaire.

Pour ces explications on demandera à l'élève de relire une fois toute la dictée, puis de replacer dans son contexte chacun des mots à expliquer (ou chacune des expressions) : l'enfant en a rarement l'idée tout seul. On lui indiquera ensuite qu'il est pratique, et de bonne méthode, d'expliquer d'abord la valeur générale du mot, puis de passer au sens qu'il a dans la dictée. Enfin on exigera des phrases correctes : ce ne sera pas le plus facile.

2° Il nous a paru, à l'usage, que la seconde question pouvait contribuer à développer la finesse et le jugement critique, et donner en même temps à l'écolier des aperçus sur les ressources de la langue. Pour essayer d'atteindre ces buts, nous posons sous une forme variable deux questions qui se ramènent, en très gros, aux suivantes : « Quel est l'effet produit ? Comment l'auteur s'y est-il pris pour le produire ? » Nous proposerons ici : « Essayez de caractériser par un adjectif (ou participe) le ton de ce morceau. Justifiez ensuite votre opinion en vous efforçant de trouver ce qui, dans le vocabulaire et les tournures, contribue à donner ce ton ». On demandera, pour la seconde partie de cette question, des citations exactes et si possible classées. Un mot de commentaire n'est pas défendu : on croit savoir que seuls les bons élèves pourront le donner.

3° L'analyse grammaticale qui suit porte sur quatre mots : un nom (ou adjectif), un pronom, un

verbe et un mot invariable. Si l'on veut que l'enfant ait des idées nettes, il faut avant tout choisir des mots sur l'analyse desquels il n'y ait pas de discussion possible. Il importe aussi de ne pas choisir de « chinoiseries » : que l'on s'en tienne aux fonctions les plus usuelles, si mal reconnues en général. Le plus grand nombre des erreurs, dans l'analyse des noms, adjectifs et pronoms, sans parler des prépositions, tient au fait que l'enfant déduit de la place du mot sa fonction dans la proposition. Par exemple, un nom placé immédiatement après un verbe sera déclaré en général objet direct, qu'il soit sujet, attribut ou complément circonstantiel. Pour essayer de faire réfléchir l'élève, nous lui demanderons d'analyser **soirs,** placé en tête de proposition, **que** (devant il allait), suffisamment éloigné de son antécédent, et **de** (devant bouffettes). Les temps composés avec l'auxiliaire être l'embarrassent : **se serait levé** constituera une énigme de choix.

4° L'analyse logique doit être choisie, pensons-nous, en fonction des leçons de grammaire de la semaine; avant de savoir faire n'importe quelle analyse logique, en fin d'année, l'élève de cinquième a besoin de revoir une à une toutes les sortes de subordonnées. Nous proposerons l'analyse du membre de phrase « Tout Avignon... ne lui fît ». La difficulté en est le découpage en propositions. La moitié de la classe environ, quand nous donnons cet exercice, escamote le **et** ou coordonne la proposition (allait) à la proposition (respectait). En fin d'année nous donnons à analyser logiquement toute la dernière phrase: un élève moyen doit savoir alors distinguer le relatif **que** de la conjonction homonyme.

### CORRIGÉ

1° **Sec** signifie au sens propre : exempt d'humidité. Au sens figuré, il peut vouloir dire : exempt de graisse. La mule avait une tête de bête en bonne santé, que ne gâtait aucune graisse superflue.

Les **bouffettes** sont de petites houppes que l'on accroche parfois aux harnais des chevaux. Pour rendre la mule plus jolie, on l'avait ornée de petites houppes.

La mule du pape avait **l'air bon enfant,** c'est-à-dire qu'elle semblait avoir bon caractère et paraissait en même temps quelque peu naïve.

**Etre bien en cour,** c'est être bien vu du souverain. Pour plaire au pape d'Avignon, qui raffolait de sa monture, tout le monde cherchait à faire plaisir à l'animal.

2° Le ton du morceau est badin (1).

Le choix des mots contribue à donner ce ton. L'auteur se sert volontiers de mots familiers : **le bonhomme, raffolait, l'air bon enfant.** De plus, tandis qu'il prête au grave personnage qu'est d'ordinaire un pape des affections et des occupations peu en rapport avec sa dignité, il utilise pour parler de la mule des expressions usitées en général à propos des hommes : elle était **douce comme un ange,** elle avait **l'œil naïf,** on **la respectait, il n'y avait pas de bonnes manières qu'on ne lui fît.**

Les tournures choisies ont aussi leur rôle. On trouve au début du texte deux constructions fréquentes dans le langage parlé : **ce que le pape aimait le plus au monde, c'était sa mule, en raffolait, de cette bête-là.** Elles mettent en relief **mule** (inattendu et comique) et **raffolait** (familier).

Daudet accumule les détails. Le portrait de la mule prend la forme d'une longue énumération des qualités de la bête; en chemin, les cinq compléments juxtaposés de **harnachée** font sourire des mille ornements de l'animal.

3° **Soirs.** Nom commun, masculin, pluriel, complément circonstanciel de temps de allait.

**Se serait levé.** Verbe lever, 1er groupe, forme pronominale, mode conditionnel, temps passé, 3e pers. du singulier.

**Que.** Pronom relatif, a pour antécédent bol, masculin, singulier, complément d'objet direct de porter.

**De.** Préposition, invariable, met en rapport bouffettes et harnachée.

4° Le membre de phrase contient quatre verbes à un mode personnel, donc quatre propositions.

a) **Tout Avignon la respectait...** Indépendante.

b) **et... il n'y avait pas de bonnes manières.** Principale, coordonnée à la précédente.

c) **quand elle allait dans les rues.** Subordonnée conjonctive, complément circonstanciel de temps de : il n'y avait pas.

d) **qu'on ne lui fît.** Subordonnée relative, complément de son antécédent manières.

R. ARVEILLER

(Lycée Marcelin-Berthelot.)

---

(1) D'autres adjectifs sont naturellement acceptables : narquois, ironique, etc.

# THÈME LATIN

## (Pour les classes de lettres)

### TEXTE

S'il y a peu d'excellents orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre ? S'il n'y a pas assez de bons écrivains, où sont ceux qui savent lire ? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les rois et de les aider dans l'administration de leurs affaires. Mais s'ils naissent enfin, ces hommes habiles et intelligents, s'ils agissent selon leurs vues et leurs lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés autant qu'ils le méritent ? Sont-ils loués de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie ? Ils vivent, il suffit; on les censure s'ils échouent, on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il serait ridicule de vouloir l'excuser. Son chagrin et sa jalousie, regardés des grands ou des puissants comme inévitables, les ont conduits insensiblement à les compter pour rien, et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une règle de politique.

LA BRUYÈRE.

### CORRIGÉ

*Cum* (1) *pauci sint qui in dicendo excellant* (2), *num multi ea quae dicunt audire possunt ? Cum non satis multi sint, qui in scribendo sint egregii, ubinam reperias qui legere possint ? Non alio modo homines semper questi sunt numerum eorum tam paruum esse, qui reges consiliis docere et opera in rebus administrandis* (3) *adiuuare possint. At si tandem* (4) *existant uiri illi periti et prudentes* (5), *si in rebus gerendis suo iudicio et prudentia utuntur, num in eo amore et reuerentia uersantur, qua sint dignissimi ? Num omnia eis laudi tribuuntur, quae patriae causa consulendo, agendo praestant ? Quod uiuunt, hoc satis eis esse ducitur* (6), *in uituperationem si offenderint, in inuidiam si rem prospere gesserint incurrentibus. Quapropter populum in eo reprehendamus, in quo eum excusare ridiculum sit. Nam cum proceres et potentes uiri se necessario eis molestos et inuidiosos futuros esse putarent, paulatim eo deuenerunt ut eos pro nihilo haberent et in inceptis sui omnibus eorum suffragia neglegerent, immo hanc sibi esse reipublicae gerendae rationem constituerent.*

### COMMENTAIRES

Ce texte est tout proche du latin par son mouvement et ses parallélismes d'expression. On respectera l'un, et on soulignera les autres le cas échéant. On remarquera le nombre et la variété des relatives.

(1) On fera sentir à l'élève la différence de ce « si » marquant une opposition et qui se traduira ici par *cum* et le subjonctif et du « si » conditionnel qui se trouve plus loin.

(2) En traduisant « orateurs » et « écrivains » par des verbes, on soulignera les correspondances entre les deux membres de phrase, avec « entendre » (ce qui montre que « entendre » doit être compris au sens littéral et physique) et avec « lire ». On appliquera les règles relatives à *pauci, multi sunt, qui*...

(3) On rappellera à l'élève qu'il est aussi dangereux d'éviter partout de traduire un mot français par le mot latin dont il est issu que de céder toujours à la tentation de le faire : c'est une question d'espèces et où rien ne supplée à la connaissance de la langue.

(4) *Tandem* naturellement et non *denique*.

(5) Intelligents pourrait être très bien traduit par *acuti* (dont c'est en fait le sens le plus fréquent, curieusement omis par la plupart des dictionnaires) : *prudentes* est préféré comme allitérant avec *periti*.

(6) « Il suffit » ne peut se traduire littéralement; par cette expression rapide, c'est en fait la pensée prêtée par l'auteur à l'opinion qui est indiquée; cela doit être précisé, aussi brièvement que possible.

P. B.

# VERSION GRECQUE TRADUITE ET COMMENTÉE

## (Pour une Première A)

---

## RENTRÉE D'ALCIBIADE A ATHÈNES

### TEXTE

Ὁ Ἀλκιβιάδης, ἰδεῖν τε ποθῶν ἤδη τὰ οἴκοι(1) καὶ ἔτι μᾶλλον ὀφθῆναι βουλόμενος(2) τοῖς πολίταις(3), νενικηκὼς τοὺς πολεμίους τοσαυτάκις, ἀνήχθη(4), πολλαῖς μὲν ἀσπίσι καὶ λαφύροις κύκλῳ κεκοσμημένων (5) τῶν ἀττικῶν τριήρων, πολλὰς δ'ἐφελκόμενος αἰχμαλώτους, ἔτι δὲ πλείω κομίζων ἀκροστόλια τῶν διεφθαρμένων ὑπ' αὐτοῦ καὶ κεκρατημένων(6)... Ἀλλὰ δεδιώς(7) κατήγετο, καὶ καταχθεὶς οὐ πρότερον ἀπέβη τῆς τριήρους, πρὶν στὰς ἐπὶ τοῦ καταστρώματος ἰδεῖν(8) Εὐρυπτόλεμόν τε τὸν ἀνεψιὸν παρόντα καὶ τῶν ἄλλων (9) φίλων καὶ οἰκείων συχνοὺς ἐνδεχομένους καὶ παρακαλοῦντας. Ἐπεὶ δ'ἀπέβη, τοὺς μὲν ἄλλους στρατηγοὺς οὐδ' ὁρᾶν ἐδόκουν ἀπαντῶντες οἱ ἄνθρωποι, πρὸς δ'ἐκεῖνον συντρέχοντες ἐβόων, ἠσπάζοντο, παρέπεμπον, ἐστεφάνουν προσιόντες, οἱ δὲ μὴ (10) δυνάμενοι προσελθεῖν ἄπωθεν ἐθεῶντο καὶ τοῖς νέοις ἐδείκνυσαν οἱ πρεσβύτεροι(11). Πολὺ δὲ καὶ δάκρυον τῷ χαίροντι(12) τῆς πόλεως ἀνεκέκρατο καὶ μνήμη πρὸς τὴν παροῦσαν εὐτυχίαν τῶν πρόσθεν ἀτυχημάτων λογιζομένοις (13) ὡς οὔτ' ἂν Σικελίας διήμαρτον, οὔτ' ἄλλο τι τῶν προσδοκηθέντων (14) ἐξέφυγεν αὐτοὺς ἐάσαντας(15) Ἀλκιβιάδην ἐπὶ τῶν τότε πραγμάτων καὶ τῆς δυνάμεως ἐκείνης(16).

PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, 32.

### TRADUCTION

*Alcibiade, qui désirait maintenant voir sa patrie et voulait encore plus être vu lui-même de ses concitoyens, après tant de victoires remportées sur les ennemis, gagna le large, ayant fait décorer tout le tour des trières athéniennes de boucliers et de dépouilles, traînant à sa suite beaucoup de vaisseaux pris à l'ennemi, et rapportant un plus grand nombre encore d'éperons enlevés à des bateaux qu'il avait vaincus et détruits. Mais ce n'est pas sans crainte qu'il abordait, et même quand il eut accosté, il ne débarqua pas avant d'avoir vu, du pont de sa trière où il se tenait debout, que son cousin Euryptolemos était là avec une foule d'amis et de parents qui l'attendaient pour l'accueillir et l'appelaient. Lorsqu'il eut débarqué, les Athéniens qui venaient à sa rencontre, sans paraître même voir les autres généraux, couraient vers lui en poussant des acclamations, lui faisaient fête, l'escortaient, s'approchaient pour le couronner; ceux qui ne pouvaient l'approcher le contemplaient de loin, et les plus âgés le montraient aux jeunes. Cependant, à la joie publique, se mêlaient bien des larmes, lorsque, en face du bonheur présent, ils évoquaient les malheurs passés et songeaient qu'ils n'auraient pas échoué en Sicile, qu'aucun des succès attendus ne leur aurait échappé, si on avait alors laissé Alcibiade à la tête de l'entreprise et des forces armées.*

---

### COMMENTAIRES

#### 1° *Situation du passage*

Nous sommes en 407. Alcibiade est éloigné d'Athènes depuis l'année 415 où, compromis dans le scandale de la parodie des Mystères, il a dû s'enfuir pour échapper à la justice, au moment où partait l'expédition de Sicile, dont il était un des chefs. Dans son exil, l'ambitieux déçu ne cessa d'intriguer, successivement auprès des Spartiates, du satrape Tissapherne, des oligarques Athéniens, enfin des démocrates qui, en 412, un an après le désastre de Sicile, le mirent à la tête de leur flotte, stationnée à Samos. Mais il ne voulut rentrer dans sa patrie qu'après s'être signalé par des services éminents. Lorsqu'il eut remporté plusieurs victoires, notamment celle de Cyzyque, qui rendit les Athéniens maîtres de l'Hellespont, il céda aux instances de ses partisans, et fit voile vers le Pirée. Le texte dont nous avons donné la traduction est le récit de son retour triomphal.

#### 2° *Commentaire du détail*

*1.* ἰδεῖν... τὰ οἴκοι : par nostalgie, et pour se rendre compte sur place de la situation politique. — *2.* ὀφθῆναι βουλόμενος : trait de caractère; vanité d'Alcibiade. — *3.* τοῖς πολίταις = ὑπὸ τῶν πολιτῶν, plus correct comme complément d'agent d'un passif (le datif n'est habituel en prose classique qu'avec un adjectif verbal et un participe passé). — *4.* ἀνήχθη : on a dans ce passage les trois termes propres : ἀνάγομαι, prendre le large (ἀνά, de bas en haut, vers la haute mer); κατάγομαι, aborder; ἀποβαίνειν, débarquer. — *5.* κεκοσμημένων.... ἐφελκόμενος, deux participes, l'un au génitif absolu, l'autre au nominatif, accordé avec le sujet; ils ont la même valeur; cette dissymétrie est assez fréquente, même chez un Isocrate. — *6.* διεφθαρμένων... καὶ κεκρατημένων : en grec, le deuxième mot explique le premier; rétablir dans la traduction l'ordre du français, dont la logique est autre. — *7.* δεδιώς : il avait encore, il le savait, des ennemis puissants, qui n'avaient pas désarmé; au reste il suffira de légers revers, peu de temps après, pour qu'il soit obligé de repartir pour l'exil. — *8.* οὐ πρότερον... πρὶν ἰδεῖν : l'infinitif, correct, est plus rare que le subjonctif avec ἄν après une principale négative. — *9.* τῶν ἄλλων : hellénisme :

les autres qui étaient ses amis. — *10.* μὴ δυνάμενοι ; μή à cause du sens général et hypothétique : si l'on ne pouvait... — *11.* οἱ πρεσβύτεροι : la peinture de l'enthousiasme populaire est vive et bien exprimée par l'allure même de toute la phrase. — *12.* τῷ χαίροντι : participe neutre à valeur de nom; imité de Thucydide. — *13.* λογιζομένοις : pour eux songeant, quand ils songeaient; c'est un emploi intéressant, en grec et en latin, du datif d'intérêt. — *14.* τῶν προσδοκηθέντων : Thucydide a admirablement peint ces espoirs et ces mirages. — *15.* ἐάσαντας : valeur d'une proposition hypothétique : s'ils avaient laissé. — *16.* τῆς δυνάμεως ἐκείνης : le démonstratif se réfère à une époque qui paraît déjà lointaine, et il a de plus une valeur un peu emphatique.

## LECTURES POUR LES ENFANTS

WEBSTER (Jean). — *Mon ennemi chéri.* Traduit par Henry BORJANE. Illustrations de M. DUVERCIER. Paris, Hachette (1948).

L'héroïne de « Papa faucheux », heureuse et mariée, a décidé de transformer l'institution charitable où elle a passé une si triste enfance et d'en faire un vrai foyer pour les orphelins.

Une de ses amies, Sally Mac Bride, jeune mondaine qui se croit frivole, accepte par défi de devenir provisoirement directrice de l'Institution John Grier et de prendre la lourde succession de l'austère Mrs Lippett.

Sous la forme de lettres qu'elle écrit à son amie, nous apprenons toutes les difficultés que la pauvre Sally rencontre dans son entreprise, comment petit à petit elle s'attache aux 113 orphelins, ses enfants, et comment cette expérience va transformer sa vie et son caractère. Elle trouvera aussi le bonheur en épousant le médecin de l'établissement qu'elle avait d'abord considéré comme son ennemi n° 1.

Ce petit roman alerte, de la même veine que « Papa faucheux » dont il est la suite, est destiné aux jeunes de 13 à 15 ans. La forme épistolaire n'enlève rien à la vivacité du récit et la traduction est bonne. Edité dans la collection verte de chez Hachette, on peut regretter une illustration un peu mièvre qui n'ajoute rien au texte.

GUILLOT (René). — *Au pays des bêtes sauvages.* Illustration de Pierre Collot. Paris, éd. de l'Amitié, G.-T. Rageot, 1948.

Sanga, le petit enfant trouvé, qui comprend le langage des bêtes mais ne sait pas la parole des hommes doit devenir le plus fameux conteur du pays noir, le chacal N'til en a fait l'oracle.

Et avec Golo le chimpanzé, Tak, le perroquet et Kalao, l'oiseau noir, Sanga part à travers le grand pays noir à la recherche du lièvre qui sait tous les contes de la brousse.

Il leur arrive beaucoup d'aventures. Sanga, par sortilège, retrouve la parole et il apprend toutes les merveilleuses légendes de son pays, les mésaventures de la hyène, sotte et méchante, l'histoire du chat qui a perdu ses grandes oreilles, la légende du vent et beaucoup d'autres encore. Quand Sanga, de retour avec ses amis, chez ses parents adoptifs, rattrapera enfin le lièvre, après son long périple, il aura beaucoup vécu, beaucoup entendu, beaucoup appris et c'est pourquoi il deviendra en effet le plus grand « Griot », le conteur du pays noir.

Une poésie et un charme pénétrant, se dégagent de ce petit livre de contes; tout le folklore de l'A.O.F. est évoqué et mis à la portée des jeunes sous une forme vivante et attachante. Les illustrations à la fois stylisées et précises commentent admirablement le texte par leur évocation du paysage africain et des « bêtes sauvages » qui le peuplent.

ALENÇON (M. d'). — *Le Corsaire de Honfleur.* Les plus belles aventures de Jean-François Doublet d'après son journal autographe. Illustré par Flip. Paris, éditions de l'Enfant poète, 1948.

Fils d'un apothicaire de Honfleur, Jean-François Doublet n'a qu'une passion, la mer. Son premier voyage est un voyage clandestin, à l'âge de 7 ans, sur un navire armé par son père pour une expédition au Canada.

Contemporain de Jean Bart, Jean-François Doublet a connu toutes les avantures de mer; corsaire du roy pour la lutte contre les Hollandais et les Anglais, armant pour son compte des bateaux de pêche à la morue, explorateur, espion, il a connu la gloire, les triomphes, les pires dangers, la prison et les défaites.

Cette vie romancée du célèbre corsaire suit d'assez près le récit fait par le héros dans ses mémoires d'aventures vécues mais souvent plus passionnantes qu'un roman d'aventures.

L'édition spirituellement illustrée est particulièrement soignée et agréable.

CAMPBELL (Reginald). — *La mort du tigre,* trad. par M. L. CHAULIN. Ill. de Mixi. Paris, Hachette, 1948, 17 × 12, cart. (Bibl. Verte.)

Dans la forêt siamoise, pleine de miasmes et de dangers, deux Anglais exploiteurs de teck pour le compte d'une compagnie forestière, vont s'affronter sous l'influence du climat qui parvient presque à détraquer leur équilibre nerveux et mental, et d'une rivalité amoureuse qui achève de les dresser l'un contre l'autre. Cette incompatibilité d'humeur trouve particulièrement à se manifester au sujet d'une tigresse mangeuse d'hommes qui désole toute la forêt. Chacun des deux hommes parie qu'il sera le premier à l'abattre et tandis que le fauve, tout au long du récit, réussit à déjouer leurs embuscades pour tomber finalement sous les balles d'un troisième larron, Foster et Grainger échappent de justesse à la folie du crime qui s'est emparée de leurs esprits.

O' HARA (Mary). — *Mon amie Flika,* trad. de l'américain par Hélène CLAIREAU. Paris, Calmann-Lévy. 1947, 18,5 × 12, 319 p. 230 fr.

Ce livre, déjà célèbre avec « Le Fils de Flika » qui lui fait suite n'a pas fini d'enchanter les jeunes lecteurs. C'est le récit, plein de fraîcheur, de l'élevage d'une jeune pouliche et de l'amitié qui l'unit à un jeune garçon dans son ranch natal. Nous sommes initiés jour par jour à la vie simple et saine de ce groupe social et animal, véritable petit paradis terrestre.